

Au début de l'année 2018 l'Institut d'Études libertaires de Rio de Janeiro m'a proposé de répondre à un questionnaire sur le syndicalisme révolutionnaire et sur ses relations avec l'anarchisme. Une précédente interview a déjà été publiée sur ce site, intitulée "Organização, tradições revolucionárias e transformação" (Organisation, traditions libertaires et transformation" (<https://ielibertarios.wordpress.com/2019/01/12/organizacao-tradicoes-revolucionarias-e-transformacao/>). Pour la version française de cette première interview, voir: <http://monde-nouveau.net/spip.php?article716>. Dans la mesure où ces textes sont destinés à un public brésilien, il y est parfois fait allusion à des situations propres à ce pays.

Réponses à l'Institut d'Études libertaires de Rio de Janeiro

René Berthier

« ...le syndicalisme révolutionnaire ne fut pas la création d'un auteur particulier ni même d'un groupe d'auteurs. En dépit du "isme" qui lui donne un air théorique, le syndicalisme révolutionnaire fut à l'origine le nom donné à un *mouvement* plutôt qu'à une théorie préconçue de la société. Ainsi des dirigeants syndicalistes révolutionnaires tels que Victor Griffuelhes (secrétaire de la CGT), Émile Pouget (éditeur du journal du syndicat *La Voix du peuple*) et Georges Yvetot (dirigeant de la section des Bourses du Travail de la CGT), s'intéressaient plus à "donner une expression à la pratique du syndicalisme révolutionnaire tel qu'il évoluait" dans la lutte quotidienne pour améliorer la vie des travailleurs, qu'à "construire un cadre théorique dans lequel il pourrait se conformer". Dans cette perspective, disait-on, le syndicalisme révolutionnaire n'était pas un ensemble artificiel de doctrines imposé à la classe ouvrière, mais plutôt une théorie ouverte en constant développement, dont la formation venait comme le résultat de l'expérience de la lutte elle-même. »

Ralph Darlington, *Radical Unionism. The Rise and Fall of Revolutionary Syndicalism*. Haymarket Books, Chicago, Illinois, p. 17.

1. — IEL : Dans quel contexte politique et social le syndicalisme révolutionnaire aurait-il émergé en France?

La question me semble pertinente dans sa formulation car elle parle d'« émergence » du syndicalisme révolutionnaire, ce qui implique un *processus* qui se fait dans la durée, excluant la tentation d'en définir artificiellement une date, comme le font certains auteurs, les uns parlant de 1860 ou 1870 ¹, c'est-à-dire la période de l'AIT, d'autres parlant de 1895, c'est-à-dire la fondation de la CGT ². Il ne fait pas de doute que le syndicalisme tel qu'il était compris par le courant fédéraliste de l'AIT et par Bakounine présentait des analogies avec ce que sera plus tard le syndicalisme révolutionnaire, mais désigner l'AIT comme le lieu et le moment de fondation du syndicalisme révolutionnaire ne correspond pas à la réalité historique, et ne présente pas un grand intérêt.

♦ Le dernier tiers du 19^e siècle vit les conséquences d'une crise provoquée par la Guerre de Sécession, qui déclencha une réaction en chaîne planétaire. En 1873 un krach financier provoqua une stagnation pendant une trentaine d'années, que compenseront un peu les conquêtes coloniales, la concentration des grandes entreprises et l'absorption ou la disparition des petites entreprises. Le versement par la France de lourdes indemnités de guerre à l'Allemagne ralentit la reprise des investissements en France. La concentration des entreprises entraîna une concentration de la main-d'œuvre dans des usines de plus en plus importantes. Les ateliers artisanaux furent touchés et de nombreux petits patrons se prolétarièrent. Les petits paysans dont les exploitations étaient les plus fragiles allèrent se faire embaucher à la ville.

Dans un premier temps, le syndicalisme révolutionnaire organisa les ouvriers qualifiés issus des métiers de l'artisanat et de la petite mécanique. Il organisa également les manœuvres polyvalents du bâtiment et de l'usine, les terrassiers et, en Italie, les ouvriers agricoles et les mineurs. Vers 1910 le syndicalisme révolutionnaire s'adapta à la restructuration industrielle en adoptant le syndicalisme d'industrie qui organisait les ouvriers non plus par métier, mais par usine et par branche. Les ouvriers spécialisés, en particulier de la mécanique et de l'industrie lourde, devinrent le fer de lance de ce syndicalisme de combat. Cette évolution fut particulièrement sensible en Italie, en Catalogne, aux États-Unis et, dans les années 1920, en Argentine.

1 Cf. *Black Flame*, p. 16.

Cf. Également Felipe Corrêa : « o sindicalismo revolucionário não surge nos anos 1890, tendo suas origens nos anos 1860 e desenvolvendo-se durante os anos 1870 e 1880... » *Ideologia e Estratégia : anarquismo, movimentos sociais e poder popular* (Faisca, 2011, p. 69.)

2 Pour l'anecdote, James Guillaume situe la « naissance » du syndicalisme révolutionnaire à 1904 : les salariés, dit-il, « s'organisèrent en groupements ouvriers locaux (Bourses du travail), d'une part, en fédérations de métier d'autre part. De l'union de ces deux organisations sortit, en 1895, la Confédération générale du travail, qui, à partir de 1904, s'est placée, dans sa majorité, sur le terrain du syndicalisme révolutionnaire. » James Guillaume, *L'internationale, documents et souvenirs*, Tome IV, p. VII. Éditions Gérard Lebovici.

♦ Au lendemain de l'écrasement de la commune de Paris, Adolphe Thiers, chef du gouvernement de la nouvelle République, télégraphie aux représentants du gouvernement en province : « Le sol est jonché de leurs cadavres ; ce spectacle affreux servira de leçon »³. Il se fait ainsi l'écho de l'effroyable terreur qu'a connue la bourgeoisie française pendant l'insurrection et donne le ton de la répression qui va s'abattre sur le mouvement ouvrier. Mais l'armée et la police ne furent pas les seuls acteurs de la répression : une fois l'armée de Versailles entrée dans la capitale, les Parisiens partisans de Thiers aidèrent activement à la traque des Communards. Les « bons citoyens » firent merveille : 400 000 lettres de dénonciation, la plupart anonymes, furent envoyées aux autorités. On comprend donc l'opposition que développera plus tard le syndicalisme révolutionnaire envers l'armée, la police et les « bons citoyens ».

Pourtant, le prolétariat français recommença aussitôt à se réorganiser malgré la loi Dufaure votée le 14 mars 1872, qui punissait sévèrement l'affiliation à l'Internationale. En fait, la République se montra bien moins tolérante que le Second Empire. Chaque tentative de reconstitution d'une quelconque structure ouvrière, même la plus anodine, était suivie d'arrestations et de citations devant un Conseil de guerre. Fernand Pelloutier décrit dans son *Histoire des Bourses du travail* l'ambiance qui régnait alors : « La section française de l'Internationale dissoute, les révolutionnaires fusillés, envoyés au bagne ou condamnés à l'exil ; les clubs dispersés, les réunions interdites ; la terreur confinant au plus profond des logis les rares hommes échappés au massacre : telle était la situation du prolétariat au lendemain de la Commune. » Un historien brésilien, Alexandre Samis, a parfaitement décrit dans *Negras Tormentas*⁴, un livre paru en 2011, l'ampleur de la répression qui suivit l'écrasement de la Commune, une répression qui laissa des traces profondes dans la mémoire collective. Pourtant, la classe ouvrière commence à se réorganiser immédiatement⁵. La peur règne, mais, comme l'écrit Édouard Dolléans, « le feu couve sous la cendre des organisations ouvrières détruites »⁶.

♦ Les premières manifestations de la reconstruction du mouvement ouvrier sont timides et extrêmement modérées. Les autorités avaient tout pouvoir pour interdire les réunions. Elles voyaient l'Internationale derrière le moindre mouvement revendicatif et appliquaient presque systématiquement la répression à titre préventif. Le mouvement ouvrier qui se reformait lentement tenait un discours qui restait réformiste, coopérativiste et mutuelliste.

Entre la fin de l'Internationale et la constitution du mouvement syndicaliste révolutionnaire en France, il y eut une « génération perdue » de militants. La

3 Cité par Jean Jaurès, *Histoire socialiste*, XI, p. 490.

https://fr.wikisource.org/wiki/Page:Jaur%C3%A8s_-_Histoire_socialiste,_XI.djvu/490

4 *Negras Tormentas, o federalismo e o internacionalismo na Comuna de Paris*, Editora Hedra, 2011. Voir pp. Pages 311-338.

5 Voir : René Berthier, « Répression anti-syndicale et anti-anarchiste en France de la fin de la Commune à la Grande guerre », <http://monde-nouveau.net/spip.php?article552>

6 Édouard Dolléans, *Histoire du mouvement ouvrier 1870-1936*.

génération des militants de l'AIT avait disparu et une génération nouvelle, moins formée, plus impatiente, la remplaça. Orphelins d'Internationale, ceux qui se réclamaient de l'héritage de l'AIT participaient aux congrès socialistes internationaux organisés par la social-démocratie, mais ils durent subir des tentatives d'exclusion qui finalement aboutirent en 1896 lors du congrès de Londres de la II^e Internationale. Les dirigeants socialistes français, en particulier Jean Jaurès, ne furent pas les moins acharnés à exclure les anarchistes et les socialistes antiparlementaires.

Une forme d'oubli de l'héritage de l'Internationale s'installa, aggravé par la mythification de ce qui était perçu comme une période héroïque du mouvement ouvrier anti-autoritaire.

♦ Une petite partie du mouvement anarchiste s'engagea dans le mouvement syndical après la Commune – Pouget en est un exemple. Mais une partie importante du mouvement était hostile à l'action syndicale.

Il faut garder à l'esprit qu'après le congrès de Verviers en 1877, l'Internationale anti-autoritaire, dont les effectifs s'étaient effondrés, s'était transformée en groupes affinitaires. Elle n'était plus une organisation de classe, une organisation de travailleurs — sauf en Espagne. La fédération jurassienne, tombée à 400 adhérents⁷, était en fait un groupe spécifique dans lequel débattaient les intellectuels du mouvement : Kropotkine, Reclus, etc. C'est sous l'impulsion des militants italiens, dont la fédération avait tardivement adhéré, que l'AIT anti-autoritaire accoucha de l'anarchisme, sous la forme d'insurrectionnalisme, *c'est-à-dire d'anti-syndicalisme*. C'est ainsi que Malatesta exprima son point de vue au huitième congrès de l'Internationale en 1876 :

« À notre point de vue, à nous autres Italiens, l'Internationale ne doit pas être une association exclusivement ouvrière ; le but de la révolution sociale, en effet, n'est pas seulement l'émancipation de la classe ouvrière, mais l'émancipation de l'humanité tout entière ; et l'Internationale, qui est l'armée de la révolution, doit grouper sous son drapeau tous les révolutionnaires, sans distinction de classe ⁸ »

On retrouve le même problème posé dans le mouvement anarchiste brésilien, comme l'écrit Edilene Toledo :

« De fait, une partie considérable des anarchistes au Brésil se déclaraient ouvertement hostiles au syndicalisme, car l'idée anarchiste était de sauver toute l'humanité, et pas seulement les ouvriers, comme on peut l'observer dans cet article du journal libertaire *La Barricata* de São Paulo, écrit en italien : “Le syndicalisme n'a rien de commun avec l'anarchisme, ou mieux ; le caractère

7 Marianne Enckell, *La Fédération jurassienne. Les origines de l'anarchisme en Suisse*, Genève-Paris, Entremonde, 2012.

8 Cité par James Guillaume, *L'Internationale, documents et souvenirs*, tome IV, VI, 8, p. 108, Éditions Gérard Lebovici.

effectif de l'action du syndicalisme est la négation de l'anarchisme" ⁹. »

L'influence malatestienne me paraît évidente.

L'extrême proximité de l'insurrectionnalisme et de l'individualisme déterminera la matrice à partir de laquelle le mouvement anarchiste européen va dès lors se développer, ce qui expliquera l'orientation nettement anti-syndicaliste d'une grande partie du mouvement, à ses débuts. Toutes ces positions allaient d'ailleurs totalement à l'encontre de celles qu'avait développées Bakounine : c'est dans ce sens-là que je pense que *l'anarchisme initial*, tel qu'il né de l'Internationale anti-autoritaire, est une rupture avec le bakouninisme.

Malatesta avait bien tenté de défendre le principe d'organisation au sein du mouvement libertaire ¹⁰, mais soit il fut mal compris, soit il fut trop ambigu, toujours est-il que le courant anarchiste communiste, dont il est, avec Kropotkine, l'initiateur, était fortement imprégné d'insurrectionnalisme et se développa sur des bases anti-syndicalistes et anti-organisationnelles.

C'est ainsi que, comme en France, une vague d'anarchisme insurrectionnaliste frappa l'Espagne, lors de laquelle les militants anarchistes communistes s'évertuèrent à détruite les organisations de masse d'inspiration libertaire, soit par les actes, soit par la parole : « Fin 1891, venant de Londres, le célèbre révolutionnaire italien Errico Malatesta s'en était pris aux collectivistes durant sa grande tournée de propagande ¹¹. » Or le collectivisme (tel qu'il était entendu à cette époque-là), était l'appellation (de préférence à « anarchisme ») à laquelle se référait Bakounine. Un rapport de police nous apprend que c'est Malatesta « qui fonda en Espagne tous les groupes d'action et qui a converti les collectivistes à l'anarchie ¹². » Le débat prendra une autre tournure plus tard, lorsque le syndicalisme révolutionnaire apparaîtra : Malatesta s'y montrera résolument hostile.

9 « ...de fato, parte consideravel dos anarquistas no Brasil se manteve abertamente hostil ao sindicalismo, pois a idéia anarquista era salvar toda a humanidade, et não somente os operários, como se pode observar nesse artigo do jornal libertário *La Barricata*, de São Paulo, escrito em italiano : “O sindicalismo nada tem de comum com o anarquismo, ou melhor tem demais; o caracter efetivo de ação do sindicalismo é a negação do anarquismo”. » Edilene Toledo, *Anarquismo e Sindicalismo Revolucionário : trabalhadores e militantes em São Paulo na Primeira República*. São Paulo : Perseu Abramo, 2004, p. 60.

10 « Parmi ceux qui se réclament de l'anarchisme et se disent anarchistes, avec des adjectifs différents ou sans adjectif, il y a deux fractions : les partisans et les adversaires de l'organisation. (...) L'erreur fondamentale des anarchistes qui sont opposés à l'organisation est de croire qu'il ne peut y avoir d'organisation sans autorité – et, convaincus de cette hypothèse, de préférer renoncer à toute organisation plutôt que d'admettre la moindre autorité. » (*L'Agitazione*, 11 juin 1897.)

11 *Le mouvement anarchiste en Espagne*, Cesar M. Lorenzo, Les Éditions libertaires, pp. 44-45. « Collectiviste » était le terme auquel se référait Bakounine et serait à peu près synonyme d'« anarcho-syndicaliste » par opposition à « anarchiste-communiste ». Le sens du mot a varié par la suite.

12 Rapport du policier « Guillaume », 18 mai 1895; in *À contretemps*, n° 36, janvier 2010.

« Et en effet, surtout en France, il y a eu des anarchistes qui, entrés dans le mouvement ouvrier avec les meilleures intentions, pour porter notre parole et nos méthodes auprès des masses, ont ensuite été absorbés et transformés, ils ont poussé le cri “le syndicalisme se suffit à lui-même”... et ont vite cessé d’être anarchistes ¹³. »

Malatesta conteste un des principaux fondements du syndicalisme révolutionnaire, la double tâche, revendicative aujourd’hui, constructive demain :

« Ce que les syndicalistes prétendent est faux, que l’organisation ouvrière d’aujourd’hui servira de cadre à la société future et facilitera la transition du régime bourgeois vers le régime égalitaire. C’est une idée qui a trouvé un écho favorable parmi les membres de la Première Internationale ; et si je me souviens bien, dans les écrits de Bakounine il est dit que la nouvelle société serait réalisée par l’entrée de tous les travailleurs dans les Sections de l’Internationale. Mais ça me semble être une erreur ¹⁴. »

Malatesta va même accuser les militants d’« ivresse syndicaliste » (« ubriacatura sindacalista »). On voit donc que le militant italien récuse à la fois le syndicalisme révolutionnaire et Bakounine. Cependant, il développa une autre stratégie syndicale, parfaitement cohérente, proche en fait de celle de la social-démocratie : il reste tout à fait favorable à l’entrée de anarchistes dans le mouvement syndical.

Malatesta insiste bien sur le fait qu’entre anarchisme et mouvement ouvrier il y a une distance, ce qui ne concorde pas du tout avec les vues de Schmidt et Van der Walt, mais ressemble étrangement au point de vue de Karl Kautsky (repris par Lénine) qui insistait sur le fait qu’il n’y avait pas équivalence entre mouvement ouvrier et socialisme : « Le mouvement ouvrier et le socialisme ne sont nullement identiques de nature », dit Kautsky dans *Les Trois sources du marxisme* : la classe ouvrière ne peut pas être d’elle-même révolutionnaire. De même, Malatesta écrit en 1925 :

« Le mouvement ouvrier, malgré tous ses mérites et tout son potentiel, ne peut être un mouvement révolutionnaire en soi, dans le sens du déni des bases juridiques et morales de la société d’aujourd’hui ¹⁵. »

13 « Ed infatti vi furono, specialmente in Francia, degli anarchici che, entrati nel movimento operaio con i migliori propositi, per portare la parola ed i *metodi* nostri in mezzo alle masse, furono poi assorbiti e trasformati, innalzarono il grido “il sindacalismo basta a se stesso”... e ben tosto cessarono dall’essere anarchici. » (« Sindacalismo e anarchismo », *Umanità Nova*, 6 aprile 1921)

14 « Non è vero quel che pretendono i sindacalisti che l’organizzazione operaia di oggi servirà di quadro alla società futura e faciliterà il passaggio dal regime borghese al regime egualitario. È un’idea questa che trovava un favore fra i membri della Prima Internazionale; e se mal non ricordo, negli scritti di Bakunin si trova detto che la nuova società si realizzerebbe mediante l’entrata di tutti i lavoratori nelle Sezioni dell’Internazionale. Ma a me ciò pare un errore. » (« Sindacalismo e anarchismo », *Umanità Nova*, 6 aprile 1921)

15 « Il movimento operaio, malgrado tutte le sue benemerenze e tutte le sue potenzialità, non può

Si on compare les prises de position de Kautsky et celles de Malatesta à la même époque (1908 et 1907), on constate d'étranges similitudes :

Kautsky Trois sources du Marxisme 1908	Malatesta Intervention à Amsterdam 1907
« Considérons, par exemple, les syndicats. Ce sont des unions professionnelles, qui cherchent à défendre les intérêts immédiats de leurs membres. Mais combien divergents sont les intérêts de chacune de ces professions prises séparément : des gens de mer et des houillers, des cochers et des typographes ! Sans théorie socialiste, ils ne peuvent connaître leurs intérêts communs et les différentes couches de prolétaires se considèrent mutuellement comme étrangères, voire comme ennemies. »	« Même s'il se corse de l'épithète bien inutile de révolutionnaire, le syndicalisme n'est et ne sera jamais qu'un mouvement légalitaire et conservateur, sans autre but accessible – et encore ! – que l'amélioration des conditions de travail. » (...) « Au sein de la "classe" ouvrière elle-même, existent, comme chez les bourgeois, la compétition et la lutte. Les intérêts économiques de telle catégorie ouvrière sont irréductiblement en opposition avec ceux d'une autre catégorie. Et l'on voit parfois qu'économiquement et moralement certains ouvriers sont beaucoup plus près de la bourgeoisie que du prolétariat. »

Si Malatesta préconisait effectivement que les anarchistes se livrent à une activité syndicale – parce qu'après tout c'est là que se trouvent les travailleurs – il mettait comme condition que lesdits anarchistes ne devaient pas s'y perdre : « Si pour la vie de l'organisation et pour les besoins et la volonté des organisés il faut vraiment faire des compromis, céder, en venir à des contacts impurs avec l'autorité et avec les partons, qu'il en soit ainsi. Mais que ce soit les autres qui le fassent et non pas les anarchistes ¹⁶. » En somme, les anarchistes ne doivent pas se salir les mains. Si Pelloutier, Pouget, et tant d'autres avaient agi ainsi, il n'y aurait jamais eu

essere per se stesso un movimento rivoluzionario, nel senso di negazione delle basi giuridiche e morali della società attuale.» (« Sindacalismo e anarchismo », *Umanità Nova*, 6 aprile 1921)

- 16 « Se per la vita dell'organizzazione e per i bisogni e la volontà degli organizzati è 'proprio necessario transigere, cedere, venire a. contatti impuri colla autorità e coi padroni', che ciò sia; ma sia fatto dagli altri e non dagli anarchici... » (« Sindacalismo e anarchismo », *Pensiero e Volontà*, anno II, n° 6, 16 aprile-16 maggio 1925

Il est vrai que Malatesta dit parfois le contraire : « Noi in questi ultimi anni ci siamo accostati per un'azione pratica ai diversi partiti d'avanguardia e ne siamo usciti sempre male. Dobbiamo per questo isolarci, rifuggire dai contatti *impuri*, e non muoverci o tentare di muoverci se non quando potremo farlo con le sole nostre forze ed in nome del nostro programma integrale? Io non lo credo. » (*Rivoluzione et lotta quotidiana*, 6. L'alluvione fascista. www.liberliber.it. Mais dans ce passage, il ne s'agit pas de lutte syndicale mais d'activité en tant qu'anarchistes « spécifiques ».

de syndicalisme révolutionnaire.

Il y a quelque chose de profondément incohérent dans le point de vue de Malatesta, qui donne l'impression qu'il n'a aucune idée de ce que peut être l'activité syndicale sur le terrain. En effet il écrit dans le même article que « les anarchistes dans les syndicats devraient se battre pour les garder ouverts à tous les travailleurs, quels que soient leur opinion et leur parti ». Quel sens y a-t-il à se battre pour laisser les syndicats ouverts à tous les partis si cela aboutit à ce que ces autres partis assument des mandats et *pas les anarchistes* ?

Quant à Kropotkine, lorsqu'il écrit dans *La Révolte* en 1890 qu'il était nécessaire que les anarchistes entrent dans les syndicats¹⁷, ses propos furent très mal accueillis et suscitérent de violentes critiques, selon un rapport de police du 23 octobre 1890¹⁸. Voici ce que dit ce rapport : « ... Des protestations nombreuses se firent entendre ; on cria presque à la trahison. Des lettres individuelles ou collectives fort vives de ton furent adressées au journal. Il en vint aussi de l'étranger... » On constate encore une fois une surprenante similitude entre la situation du Brésil et celle de la France : Edilene Toledo, par exemple, nous dit que « les anarchistes engagés dans le mouvement syndicaliste révolutionnaire furent très durement critiqués par une grande partie du mouvement anarchiste »¹⁹. C'est dire que l'activité des anarchistes dans le mouvement syndical n'était que marginalement acceptée par les militants, du moins *pendant un temps*.

Prenant l'exemple de São Paulo, Jacy Alves de Seixas montre que les mêmes divisions du mouvement anarchiste en France existaient également au Brésil :

« Avant 1903, il y avait, sans l'ombre d'un doute, de la part des anarcho-communistes de São Paulo, une disposition qui les rapprochait du mouvement ouvrier naissant. "Entrons dans ses associations" (*Il Risveglio*, n° 44, 5/03/1899) était un mot d'ordre adopté sans restrictions. Mais cette affinité était loin d'avoir la portée du parti pris syndicaliste qu'on voit s'amorcer et qui entraîne les premières lésardes au sein du groupe anarchiste. L'engagement de quelques-uns des militants les plus représentatifs dans l'organisation et dans l'animation des ligues de résistance provoque, à l'intérieur du mouvement, la réactualisation de la discussion sur la pertinence de la participation des anarchistes au mouvement ouvrier et la question – essentielle – de l'orientation de leur action²⁰. »

17 « Le 1^{er} mai 1891 », *La Révolte*, n° 6, 18-24 octobre 1890. Cité par Jean Maitron, *Le mouvement anarchiste en France*, Tel Gallimard, t. I. Certains auteurs ont cru voir dans cette incitation la preuve que Kropotkine était favorable au syndicalisme révolutionnaire. En fait le modèle syndical que Kropotkine a en tête est celui des Trade Unions anglaises.

18 Cité par Jean Maitron, tome I, p. 266.

19 « ...os anarquistas engajados no movimento sindicalista revolucionário receberam duríssimas críticas de grande parte do mundo anarquista. » Edilene Toledo, *Anarquismo e Sindicalismo Revolucionário : trabalhadores e militantes em São Paulo na Primeira República*. São Paulo : Perseu Abramo, 2004, p. 51.

20 Jacy Alves de Seixas, *Mémoire et oubli, Anarchisme et syndicalisme révolutionnaire au Brésil*,

Ce que dit Jacy Alves de Seixas est parfaitement cohérent avec la thèse d'un anarchisme initial anti-syndicaliste. L'historienne ajoute que « au fur et à mesure que les associations de résistance prennent de l'importance et que le syndicalisme s'étend, les anarcho-communistes veulent s'en démarquer et aiguïsent leurs critiques envers : a) le syndicalisme révolutionnaire lui-même et b) l'aspect inconditionnel de la participation des anarchistes syndicalistes au mouvement ouvrier. C'est donc de l'intérieur du groupe anarcho-communiste de São Paulo, au moment où l'organisation du mouvement ouvrier brésilien est en plein essor, qu'un courant syndicaliste révolutionnaire se dégage ».

Autrement dit, les anarcho-communistes prirent leurs distances avec le syndicalisme révolutionnaire *au moment même* où les syndicats se développaient et où le mouvement ouvrier brésilien était en plein essor ! Et pour que le syndicalisme révolutionnaire apparaisse, il a fallu qu'il se « dégage » (*sic*) du groupe anarcho-communiste de São Paulo. Encore une fois, tout cela ne concorde pas avec l'histoire mythifiée d'auteurs qui présente le syndicalisme révolutionnaire comme une « stratégie » de l'anarchisme.

♦ A partir de 1890-1892 jusqu'en 1902, on peut établir qu'il y a une période proprement « anarchiste » du mouvement ouvrier français, en particulier dans les Bourses du travail, qui n'ont pas été fondées par des anarchistes mais dans lesquelles ces derniers ont rapidement joué un rôle déterminant. En fait, les bourses du travail, des structures géographiques implantées sur la localité, ont quasiment joué le rôle de groupes anarchistes au sein du prolétariat. C'est en 1892 qu'un certain nombre de Bourses du travail décidèrent de se regrouper et de créer une fédération. Les anarchistes ne sont pour rien dans cette fondation, qui résulte d'une scission au sein de la Fédération nationale des syndicats d'orientation guesdiste ²¹. Des tensions étaient apparues entre les partisans de la grève générale et les guesdistes, qui y étaient opposés. Les anti-guesdistes — allemanistes, anarchistes, blanquistes, positivistes (dont il existait un courant, notamment dans le Livre) et adhérents de sensibilité socialiste mais sans appartenance à un parti — créèrent donc la Fédération des bourses du travail. Mais au sein de cette nouvelle organisation des conflits éclatèrent entre les différents courants qui y cohabitaient. Les anarchistes apparurent comme ceux qui étaient en mesure de modérer les conflits. L'anarchiste Fernand Pelloutier fut élu secrétaire adjoint de la Fédération nationale des Bourses du travail en 1894, puis secrétaire en 1895 et entreprit un remarquable travail d'organisation.

Éditions de la Maison des sciences de l'Homme, Paris, p. 106-107.

- 21 Jules Guesde était le dirigeant d'une des nombreuses fractions socialistes. Il était extrêmement rigide et considérait que le mouvement syndical devait être subordonné au Parti socialiste. Il était farouchement opposé à la grève générale. Guesdistes et syndicalistes révolutionnaires étaient des adversaires farouches. Les guesdistes avaient fondé en 1886 une organisation syndicale, la Fédération nationale des syndicats (FNS), ancêtre de la CGT. Le courant favorable à la grève générale était tellement puissant dans le mouvement ouvrier que les guesdistes ne purent empêcher la FNS de pencher en faveur de la grève générale lors de son congrès de 1892.

♦ La date de 1902 marque la fin de cette période. La CGT s'est constituée en 1895 mais elle ne peut absolument pas être qualifiée de « syndicaliste révolutionnaire ». La CGT de 1895 est faible, elle végète, elle est plus une ébauche qu'une structure effective. La Fédération des bourses du travail, développée avec dynamisme par son secrétaire Fernand Pelloutier, est bien plus structurée et incomparablement plus puissante. Elle ne tient pas à perdre son autonomie et n'a accepté l'idée d'une confédération que dans la mesure où celle-ci n'ait « pour objet que d'arrêter sur les faits d'intérêt général qui intéressent le mouvement ouvrier une tactique commune [...], la réalisation de cette tactique restant aux soins et à la charge de celle des fédérations adhérentes qu'elle concerne »²².

La partie qui se joue est ici décisive. Le processus d'unification des deux structures : horizontale (Fédération des bourses du travail) et verticale (CGT) sera achevé lors d'un congrès tenu en 1902. On peut dire que la période proprement « anarchiste » du mouvement syndical s'achève à ce moment-là. La nouvelle CGT est maintenant animée par Victor Griffuelhes, Émile Pouget et Alphonse Merrheim. Ces hommes défendront une orientation fortement teintée d'anarchisme, qui deviendra le syndicalisme révolutionnaire.

Les bourses du travail ne disparaîtront pas mais leur importance deviendra progressivement moins importante que celle des structures verticales, industrielles de l'organisation. Cela ne signifie pas que le rôle des anarchistes va diminuer, mais dans la CGT va se faire un brassage d'idées et de stratégies, auquel participeront les anarchistes, mais également d'autres courants du mouvement ouvrier. Ce brassage va créer le syndicalisme révolutionnaire dont l'acte de naissance n'est pas la charte d'Amiens, contrairement à ce qui est habituellement dit.

♦ Les rapports entre la CGT d'avant 1902 et la Fédération des Bourses étaient très tendus. Le secrétaire adjoint de la CGT, Paul Delesalle, était anarchiste, mais le secrétaire général, A. Lagailse, était réformiste. Il s'en prit violemment à Pelloutier et à Delesalle et à la Fédération des Bourses. Pelloutier avait répliqué aux attaques de Lagailse²³ en demandant que « les deux organismes constituant la Confédération ne se réunissent qu'en cas d'événements imprévus et nécessitant manifestement une entente »²⁴. Cette CGT des débuts est sous le contrôle des réformistes²⁵, ce qui explique les attaques contre Pelloutier et Delesalle. Lagailse fut révoqué de son mandat de secrétaire général après le congrès de Rennes à cause de son attitude d'une « couardise impardonnable » lors d'une grève de cheminots

22 Sixième Congrès national des bourses du travail, Toulouse 15, 16, 17 et 18 septembre 1897, Toulouse, imprimerie Berthoumieu, 1897, p. 50.)

23 A. Lagailse, premier secrétaire général de la CGT, est un personnage assez fuyant : on ne connaît ni son prénom, ni ses lieu et date de naissance.

24 10^e Congrès national corporatif, (IV^e de la C.G.T.) tenu à Rennes les 26, 27, 28, 29, 30 septembre et 1^{er} octobre 1898. Compte rendu des travaux du congrès, Rennes, Imprimerie des arts et manufactures, 1898, p. 107.

25 Auguste Keufer, de la Fédération du Livre, est trésorier, et un certain A. Pergay, cocher de fiacre, archiviste.

qu'il avait désavouée. On ne trouve ensuite plus trace de lui.

L'évacuation de Lagailse semble avoir contribué à améliorer la situation puisque le congrès suivant se félicite « que les dissentiments qui s'étaient produits antérieurement entre la Fédération des bourses du travail et la Confédération se sont trouvés aplanis, grâce à la conciliation la plus large de part et d'autre »²⁶. Peu à peu les anarchistes consolident leurs positions dans la CGT. Émile Pouget devient responsable de *La Voix du peuple*, l'hebdomadaire de la CGT créé en décembre 1900.

On voit que lorsqu'on examine les faits, la fondation de la CGT ne se fait pas sans heurts et que la vision idyllique d'une « CGT syndicaliste révolutionnaire » dès 1895 est totalement fantaisiste.

La constitution définitive de la CGT se fit par l'intégration en son sein des Bourses du travail au congrès de Montpellier en 1902, qui marque la véritable fondation de la CGT car sont alors fusionnées la structure verticale (syndicats d'industrie et de métiers) et la structure horizontale, géographique (les bourses du travail). J'ajoute que cette double structure, *qui définit précisément le syndicalisme révolutionnaire* et plus tard l'anarcho-syndicalisme, correspond *tout à fait* au schéma développé par Bakounine²⁷. C'est (à ma connaissance) au congrès de Montpellier en 1902 qu'on trouve pour la première fois l'expression « syndicalisme révolutionnaire »²⁸. On la retrouve utilisée une fois au congrès de Bourges (1904) et une fois au congrès d'Amiens (1906).

♦ Les années 1902-1908 marquent la période ascendante du syndicalisme révolutionnaire. La stratégie révolutionnaire est adoptée au congrès de Bourges, en 1904, lors duquel fut décidée l'organisation d'une grève générale pour obtenir la journées de 8 heures. Au sein de la CGT unifiée se forme un mouvement qui se détache nettement de l'anarchisme pour former une doctrine séparée. On peut dire que la « date de naissance » du terme « syndicalisme révolutionnaire » en tant que doctrine est le 1^{er} janvier 1905 : la revue socialiste *Le mouvement socialiste* publie un article de l'ex-blankiste Victor Griffuelhes, secrétaire général de la CGT, intitulé « Le syndicalisme révolutionnaire »²⁹. Mais il va de soi que le fait précéda le mot.

♦ Le congrès d'Amiens tenu en 1906 est souvent présenté comme l'acte

26 11^e Congrès national corporatif (V^e de la C.G.T.) tenu à la Bourse du travail de Paris les 10, 11, 12, 13 et 14 septembre 1900, op. cit., rapport du Comité confédéral, p. 26.

27 Voir : René Berthier, « Bakounine : une théorie de l'organisation », <http://monde-nouveau.net/spip.php?article378>

28 Voir le compte rendu analytique des débats du congrès de Montpellier, 1902 :

« ... Nous sommes persuadés que les discussions profondes qu'elles entraîneront montreront à tous la force sans cesse grandissante du syndicalisme révolutionnaire et la conscience de plus en plus éclairée de la légitimité des revendications ouvrières... » (p. 40)

« Très sincèrement, Bouchet croit à la supériorité de l'action strictement syndicaliste révolutionnaire sur l'action mi-syndicale, mi-politique... » (p. 220)

http://www.ihs.cgt.fr/IMG/pdf_09_-_1902_-_Congres_Montpellier.pdf

29 <http://monde-nouveau.net/spip.php?article576>

fondateur du syndicalisme révolutionnaire. Je ne partage pas cet avis. En effet, il faut alors préciser que cette date marque aussi le début du déclin du syndicalisme révolutionnaire. La lecture du compte rendu des travaux d'Amiens montre une réalité qui se situe bien loin du mythe qui en a été fait, mais en même temps elle dévoile une réalité bien plus émouvante³⁰. On voit un courant syndicaliste révolutionnaire certes encore puissant, mais acculé, sur la défensive face à aux représentants de fédérations réformistes puissantes. La réalité qu'on perçoit n'est pas celle du mythe qui fut construit après coup. On voit que les oppositions à la politique confédérale (c'est-à-dire syndicaliste révolutionnaire) sont extrêmement vigoureuses, que les coups envoyés sont souvent assez bas. Les syndicalistes révolutionnaires ont affaire à forte partie ; ils sont talonnés de près et harcelés par les guesdistes et les socialistes réformistes dont les forces sont loin d'être négligeables, et ils doivent se défendre pied à pied.

Le vote de la fameuse « charte d'Amiens » par une *écrasante* majorité de délégués, y compris anarchistes, révèle à lui-même l'ampleur des concessions qui ont dû être faites aux réformistes, afin d'éviter la scission. Les réformistes ont parfaitement compris que c'était là une défaite pour les anarchistes. Peu après le congrès d'Amiens se tinrent successivement deux congrès socialistes au cours desquels on peut lire des témoignages *d'extrême satisfaction des dirigeants du parti*. Édouard Vaillant (député socialiste, ex-anarchiste) déclara que le congrès d'Amiens était une victoire sur les *anarchistes*, et Victor Renard, guesdiste et dirigeant de la puissante fédération CGT du Textile, triompha en disant que « les *anarchistes* qui prédominent à la CGT ont consenti à se mettre une muselière »³¹. On parle bien ici d'*anarchistes*, pas de syndicalistes révolutionnaires. La lecture attentive des débats du congrès d'Amiens montre bien que l'ennemi des réformistes, ce sont les *anarchistes*.

Les anarchistes restent alors très présents dans la CGT mais ils seront progressivement écartés des principaux mandats par les réformistes. La lecture attentive du procès-verbal du congrès d'Amiens dévoile un net déclin du mouvement révolutionnaire.

Présentée comme un compromis avec une fraction du courant réformiste pour faire barrage aux guesdistes, la charte d'Amiens consacre dans les faits la division du travail entre parti et syndicat. Il est significatif que deux grandes figures du mouvement anarchiste, Pouget et Delesalle, quittent la CGT en 1908.

♦ Les années 1909-1914 montrent un courant révolutionnaire sur la défensive, qui se maintient encore par la force d'entraînement, qui conserve encore la confiance de très nombreux travailleurs, mais qui est en perte de vitesse et qui doit

30 1906- XV^e Congrès national corporatif (IX^e de la C.G.T), et Conférence des Bourses du travail, Amiens, 8 au 16 octobre 1906. file:///C:/Users/unknown2/AppData/Local/Microsoft/Windows/INetCache/IE/0LN04EXT/pdf_12_-1906_-_Congres_Amiens.pdf

31 Cf. « L'anarchosyndicalisme, l'autre socialisme », Jacky Toublert, Préface à *La Confédération générale du travail* d'Émile Pouget, Editions CNT Région parisienne, 1997.

affronter à la fois la répression féroce du pouvoir, une succession de sérieux échecs dans les luttes, et de graves crises internes provoquées par les réformistes dont la puissance grandit dans la CGT. En outre, le renouvellement des mandats montre que peu à peu les militants révolutionnaires sont progressivement évincés des postes de responsabilité au profit des réformistes. Au déclenchement de la guerre, on ne peut pas qualifier la CGT de « syndicaliste révolutionnaire ».

Le courant syndicaliste révolutionnaire réapparut après la guerre, dans le sillage de la révolution russe, mais il se fractura en deux courants opposés : l'un qui soutint le régime communiste en Russie et qui disparut pratiquement en tant que courant pour se fondre dans les partis communistes ; l'autre qui se transforma en anarcho-syndicalisme.

2. — IEL : Quels sont les liens possibles entre le syndicalisme révolutionnaire et l'anarchisme de Proudhon ?

Comment un penseur socialiste qu'on qualifie comme « opposé aux grèves » peut-il être revendiqué par le syndicalisme révolutionnaire ? Ce qui soulève une première question : Proudhon était-il *réellement* opposé aux grèves ? Comme c'est souvent le cas à propos des absurdités qui circulent sur le mouvement anarchiste, c'est Marx qui en est l'origine. Ainsi lorsque Marx rapporte que Proudhon s'était réjoui que les mineurs de Rives-de-Gier aient été réprimés après s'être mis en grève³², il montre simplement qu'il n'a lu la *Capacité politique des classes ouvrières* que superficiellement (en fait, la citation reprise dans la *Capacité*, vient du *Système des contradictions économiques*). Proudhon dit simplement que *du point de vue de la législation de l'époque*, la grève était illégale et que la répression était, pour ces mêmes raisons, *légitime*. Il ne se réjouit donc pas que les mineurs aient été réprimés. Proudhon souligne d'ailleurs : « la plèbe travailleuse, dont je sers ici de mon mieux les nobles aspirations n'est encore, hélas ! qu'une multitude inorganique ; l'ouvrier ne s'est pas placé sur le même plan que le maître ». Il fait ici explicitement référence à l'article 1781 du code civil qui dispose que dans un procès, la parole du patron vaut plus que celle de ses ouvriers ; situation que bien entendu il n'approuve pas³³. Le fait que la « plèbe travailleuse » soit une « multitude inorganique » signifie pour Proudhon qu'elle n'a pas de conscience collective et qu'elle n'a pas constitué d'organisation.

Proudhon souligne également que « ces luttes de coalitions entre ouvriers et maîtres (...) se terminent presque toujours à l'avantage de ceux-ci et au détriment de ceux-là »³⁴. Il ne conteste pas que les grévistes agissent « sous l'impulsion d'un sentiment de justice que je ne nie pas » (*Je souligne*). Ce qu'il entend montrer,

32 Cf. Marx, « De l'indifférence en matière politique ». <http://monde-nouveau.net/spip.php?article74>

33 Voir ; « A propos du Manifeste des Soixante », <http://monde-nouveau.net/spip.php?article74>

34 Proudhon, *la Capacité politique des classes ouvrières*.

c'est la contradiction entre l'action de grève des ouvriers « qui, je le reconnais expressément, n'avaient pas tort, au for intérieur, de se plaindre » (*Je souligne encore*) mais qui à ce moment-là « outrepassaient, au for extérieur, leur droit ». (« Au for extérieur », c'est-à-dire du point de vue du droit en vigueur.) Cette contradiction se résout toujours au profit des employeurs : « elle se rencontre, bien plus odieuse (*sic*) dans la faveur généralement accordée à ces derniers [*les employeurs*], et la répression qui est le privilège ordinaire des autres [*les ouvriers*]. » C'est exprimé à la manière de Proudhon, c'est-à-dire alambiquée, mais je ne pense pas que ce passage ait besoin d'être « décrypté ».

Marx évoque un passage de la *Capacité politique* dans lequel Proudhon écrit que « l'autorité qui fit fusiller les mineurs de Rives-de-Gier se trouvait dans une situation malheureuse », mais qu'elle dut « sacrifier ses enfants pour sauver la République ». Naturellement, ce que Proudhon expose ici, c'est le point de vue de l'État, sans l'approuver. Les syndicalistes révolutionnaires français, plus intelligents que Marx, l'avaient parfaitement compris. Proudhon dit des grèves qu'elles ne peuvent pas fondamentalement modifier l'état de la société (ce que dit Marx également)... C'est un point sur lequel les syndicalistes révolutionnaires seront d'accord avec Proudhon. Et sur bien d'autres points : la séparation des classes, le refus de l'action parlementaire, l'insistance sur l'action économique, le fédéralisme... La proximité entre Proudhon et le syndicalisme révolutionnaire a sans doute sa principale explication dans le fait que sa pensée est très intimement liée à la pensée du mouvement ouvrier de son époque. Le même problème se posera plus tard pour Bakounine.

Samuel Hayat pose une question très pertinente : il se demande « si Proudhon avait exprimé, au sein même de ses contradictions, une latence de la condition prolétarienne ³⁵ ? »

Il s'agit de savoir si la rencontre entre Proudhon et le mouvement ouvrier est le fait du hasard, ou s'il y a une parenté effective. Que le mouvement ouvrier de son temps ait influencé Proudhon ne devrait guère prêter à débat : on imagine mal un penseur socialiste imperméable à son environnement. Les militants anarchistes lisaient beaucoup ³⁶. En France, des groupes d'ouvriers se réunissaient pour discuter des théories de Proudhon, voire pour interroger Proudhon lui-même. L'un de ces lecteurs, Tolain, fut même un des fondateurs de l'Association internationale des travailleurs, bien que Proudhon ne partageât pas ses vues sur les candidatures ouvrières ³⁷. Il n'est donc pas surprenant que les sections françaises de l'AIT se

35 Samuel Hayat, « De l'anarchisme proudhonien au syndicalisme révolutionnaire : une transmission problématique ». Article paru dans Edouard Jourdain (dir.), *Proudhon et l'anarchie*, Publications de la société P.-J. Proudhon, 2012.

36 Voir Gaetano Manfredonia, « Les lignées proudhoniennes dans l'anarchisme français », Les Travaux de l'Atelier Proudhon, n° 11, « Les anarchistes et Proudhon. Actes de la journée d'étude de la société P.-J. Proudhon, 19 octobre 1991 », Paris, Atelier Proudhon – EHESS, p. 37-66.

37 Cf. : « Manifeste des Soixante », <http://monde-nouveau.net/spip.php?article72>
« A propos du Manifeste des Soixante » <http://monde-nouveau.net/spip.php?article74>

soient réclamées de Proudhon lors des premiers congrès de l'organisation.

De même, il n'y a rien de surprenant que les militants qui contribuèrent à créer la CGT et à fonder le syndicalisme révolutionnaire aient connu l'œuvre de Proudhon, d'autant que beaucoup d'entre eux étaient issus du mouvement anarchiste. Dans « L'anarchisme et les syndicats ouvriers », publié en 1895, Fernand Pelloutier parle de la « magistrale analyse » de Proudhon sur l'impôt. Émile Pouget se réclame de Proudhon dans sa brochure *L'Action directe* : « Proudhon, [...] pressentant le syndicalisme, évoquait le fédéralisme économique qui se prépare et qui dépasse, de toute la supériorité de la vie, les concepts inféconds de tout le politicanisme... »

On pourra gloser sans fin pour savoir si c'est Proudhon qui a influencé le mouvement ouvrier de son temps ou l'inverse. Une telle question n'a strictement aucun intérêt parce qu'elle se ramène à celle de l'œuf et de la poule. Il est évident que Proudhon a subi une très forte influence du mouvement ouvrier de son temps ; qu'il a élaboré une théorie générale inspirée de cette influence ; que cette théorie, bien mieux que celles de Victor Considérant, Louis Blanc et d'autres, a été reconnue par les prolétaires de l'époque, reconnaissance qui a fourni à Proudhon de nouveaux sujets de réflexion. C'est un mouvement permanent entre pratique et théorie.

Samuel Hayat explique ainsi la reconnaissance de la pensée de Proudhon ³⁸ :

« C'est à Pierre Ansart qu'on en doit la formalisation la plus convaincante ³⁹. Comme on l'a vu, selon lui, Proudhon n'est pas en lien de façon abstraite avec le mouvement ouvrier. Il existe une homologie structurale entre la pensée de Proudhon et certaines structures sociales. (...) Cette homologie se double d'une homologie des pratiques avec celles du mutuellisme des canuts ⁴⁰. »

Ce *très schématique* résumé du rapport entre Proudhon et le syndicalisme révolutionnaire rend d'autant plus stupéfiante l'impasse que les auteurs de *Black Flame* ont faite sur l'auteur du *Système des contradictions économiques* ⁴¹.

Les prises de position de Proudhon sur les grèves ne l'ont pas du tout « isolé du mouvement ouvrier naissant » ⁴², contrairement à ce qu'écrivent Schmidt & van der Walt, qui se trompent totalement. Cette opposition aux grèves *partielles*, considérées comme inutiles et contre-productives, était partagée par l'ensemble du mouvement anarchiste ⁴³, puis par le mouvement syndicaliste révolutionnaire, qui

38 S. Hayat, *Loc. cit.*

39 Cf. Pierre Ansart, *Naissance de l'anarchisme*, PUF, 1970, p. 131.

40 S. Hayat, *loc. cit.*

41 « Nous rejetons l'idée que des personnages comme William Godwin (1756-1836), Max Stirner (1806-1856), Proudhon, Benjamin Tucker (1854-1939) et Leo Tolstoy (1828- 1910) font partie de la grande tradition anarchiste. » Schmidt-van der Walt, *Black Flame*, AK Press, p. 9

42 Proudhon « ...was hostile to strikes, which isolated him from the emerging labour movement ». (*Black Flame*)

43 Schmidt & van der Walt oublient ou ignorent qu'en France, comme en Italie, le mouvement anarchiste supposé être l'« héritier » de l'AIT (mais qui en fait en avait oublié l'héritage) a tout

avait reconnu en Proudhon un précurseur ! C'est là un paradoxe que naturellement Schmidt-van der Walt auront du mal à comprendre. La CGT française elle-même, lors de son 5^e congrès, vota une résolution qui se situe parfaitement dans la lignée proudhonienne :

« ... Nous ne croyons pas devoir encourager les grèves partielles que nous considérons comme néfastes quand même donneraient-elles des résultats appréciables, parce qu'elles ne compensent jamais les sacrifices faits et qu'ensuite les résultats qu'elles peuvent donner sont impuissants à modifier la question sociale ⁴⁴. »

Au risque de surprendre nos camarades sud-africains, les premières années de la CGT se plaçaient parfaitement dans la lignée du proudhonisme.

Daniel Colson aborde dans son étude : « Proudhon et le syndicalisme révolutionnaire » ⁴⁵, les raisons pour lesquelles « les syndicalistes révolutionnaires ont pu se reconnaître dans Proudhon alors même que les propositions des uns et de l'autre pouvaient autant diverger » : « On sous-estime, dit-il, ou on méconnaît complètement *l'extraordinaire intelligence pratique et théorique des mouvements ouvriers d'alors* » (Je souligne.). Les syndicalistes révolutionnaires, Pelloutier en tête, savaient bien que les avantages obtenus par les grèves allaient être annulés par le système, et ils n'en voulaient manifestement pas à Proudhon de ne pas avoir compris que malgré cela, les grèves servaient d'entraînement à la classe ouvrière – ce que Bakounine avait parfaitement compris – ou de « gymnastique révolutionnaire », comme disait Pouget.

Il faut évoquer un dernier point pour souligner la proximité de Proudhon et du syndicalisme révolutionnaire (et, cela va sans dire, de l'anarcho-syndicalisme). C'est la question de l'organisation de classe. Lors de la révolution de 1848, Proudhon a été élu à l'Assemblée constituante. Il se faisait beaucoup d'illusions, et il a rapidement compris qu'il n'y avait rien à faire : le régime parlementaire est un système qui permet à la bourgeoisie d'accéder au pouvoir, la classe ouvrière n'a rien à en espérer. C'est à partir de là qu'il va envisager pour les travailleurs un autre mode d'organisation et d'intervention. Naturellement, il décrit cela avec son langage, qui ne correspond pas au langage d'aujourd'hui, mais transposé, cela donne ceci : les travailleurs doivent s'organiser dans des structures où ne sont pas regroupés les gens en tant que *citoyens* mais en tant que *travailleurs*, c'est-à-dire en fonction de leur rôle dans le processus de production.

C'est ainsi qu'il consacre dans *Idée générale de la Révolution* et dans la

d'abord été vigoureusement opposé au syndicalisme. C'est un épisode qu'on a évidemment tendance à occulter lorsqu'on veut faire croire que le syndicalisme est une « stratégie » de l'anarchisme.

44 11^e Congrès national corporatif (V^e de la C.G.T.) tenu à la bourse du travail de Paris, les 10, 11, 12, 13 et 14 septembre 1900, Paris, Imprimerie nouvelle, 1900.

45 <http://libertaire.free.fr/DColson20.html>

Capacité politique des classes ouvrières de longs développements sur les « compagnies ouvrières de production » appelées à remplacer l'organisation capitaliste de la production. Le grand sociologue Georges Gurvitch (absent de la bibliographie de *Black Flame*) qualifiait *La Capacité politique* de « catéchisme du mouvement ouvrier français ».

Naturellement, les syndicalistes révolutionnaires, qui avaient lu Proudhon, avaient parfaitement compris son point de vue.

3. — IEL : Quels sont les liens possibles entre le syndicalisme révolutionnaire et l'anarchisme de Bakounine ?

Le lien existant entre l'anarchisme et le syndicalisme révolutionnaire est évidemment une question vitale pour le mouvement libertaire. Le bicentenaire de Bakounine nous a fourni l'occasion de rééditer un texte de Maurizio Antonioli, datant de 1976 mais extrêmement instructif, qui étudie précisément cette question : *Bakounine entre syndicalisme révolutionnaire et anarchisme* ⁴⁶. Sa réédition a permis de rappeler que le rapport entre ces deux courants est extrêmement complexe et parfois conflictuel. En effet, le début du XX^e siècle vit se développer des débats qui évoluèrent en vigoureuses polémiques sur la parenté entre Bakounine et le syndicalisme, entre l'AIT et le syndicalisme révolutionnaire. Bien entendu le mouvement anarchiste se trouva divisé sur cette question, comme le montre M. Antonioli :

« D'un côté, pour soutenir la "parenté incontestable" entre les positions bakouniniennes et celles du syndicalisme, un noyau consistant de militants de la CGT (Pierre Monatte et le groupe de "la Vie ouvrière"), fort du soutien de James Guillaume, le "Père Guillaume", compagnon de Bakounine et historien de l'Internationale.

« De l'autre côté, un front composite mais substantiellement unitaire, qui passait par *Volontà* d'Ancone (Malatesta et Fabbri), *Les temps nouveaux* de Paris (Pierrot et Clair) et *Le réveil-Il Risveglio* de Genève (Bertoni et Wintsch) ; en définitive, les périodiques les plus représentatifs du communisme anarchiste franco-italo-helvétique ⁴⁷. »

Dès le début, donc, l'idée d'une parenté entre Bakounine et l'anarchisme d'une part, le syndicalisme révolutionnaire de l'autre, ne fit pas l'unanimité, le courant anarchiste spécifique contestant qu'il y eût une parenté. L'idée que le syndicalisme révolutionnaire soit une « stratégie » de l'anarchisme, est contestée par les anarchistes eux-mêmes. C'est que, après une génération de quasi-oubli, Bakounine et la Fédération jurassienne étaient revenus sur le devant de la scène grâce à James

⁴⁶ Traduit en français par les Éditions Noir & Rouge.

⁴⁷ Maurizio Antonioli, *Bakounine entre syndicalisme révolutionnaire et anarchisme*, Éditions Noir & Rouge, pp. 14-15.

Guillaume qui avait réédité un texte du révolutionnaire russe datant d'août 1869, « La Politique de l'Internationale », et le « Fragment formant une suite à *L'Empire knouto-germanique* », écrit en novembre-décembre 1872. En outre, les œuvres de Bakounine commençaient à être publiées chez Stock sous la supervision de James Guillaume. Enfin, les deux premiers volumes de *L'Internationale, documents et souvenirs* de Guillaume étaient parus en 1907. Tous ces textes mettaient en évidence l'importance primordiale qu'accordait Bakounine à la lutte économique et aux « caisses de résistance » (les syndicats) dans la formation de la conscience de classe des masses ouvrières⁴⁸. Mais tout cela se passe à un moment où le syndicalisme révolutionnaire existait déjà.

L'émergence du syndicalisme révolutionnaire en France a été très diversement perçue par les militants anarchistes. L'extrême complexité des relations entre le mouvement anarchiste et le courant syndicaliste révolutionnaire au sein de la CGT française se trouve occultée par des approches parfois simplistes de l'histoire. En effet, on s'aperçoit que le mouvement anarchiste a tout d'abord été opposé à l'activité syndicale. On constate également que la période strictement « anarchiste » du mouvement syndical français, dont une partie se déroula avant la fondation de la CGT, a été très courte – elle coïncide en gros avec la période d'apogée des Bourses du travail – 1892-1902.

Une partie notable du mouvement anarchiste français de l'époque était tout simplement opposée au principe même d'organisation. Si on lit bien les actes du congrès anarchiste international d'Amsterdam, on constate que le principal thème de débat ne concernait pas le syndicalisme, mais la question : « Faut-il s'organiser ? » Cette question parcourait l'ensemble du mouvement libertaire international, notamment au Brésil. Carlo Romani nous montre que l'opposition des anti-organisationnels à l'organisation « institutionnelle » (c'est-à-dire une organisation permanente) pouvait aller assez loin : lorsqu'en avril 1906 se tint à Rio de Janeiro le Premier Congrès Ouvrier Brésilien, le journal de Oreste Ristori, *La Battaglia*, tenta de ridiculiser ce qu'il appelait un « congrès international de batraciens » auquel participaient des « condottieri intrépides de l'armée liliputienne », etc⁴⁹. Romani désigne Oreste Ristori comme un partisan de Malatesta.

Ce congrès eut pourtant une importance capitale dans l'histoire du mouvement ouvrier brésilien et ne méritait pas d'être ainsi traité.

48 Voir l'essai incontournable de Maurizio Antonioli, *Bakounine entre syndicalisme révolutionnaire et anarchisme*, Editions Noir&Rouge.

49 Carlo Romani, *Oreste Ristori, vita avventurosa di un anarchico tra Toscana e Sudamerica*, Biblioteca Franco Serantini, pp. 163-164. Lors de ce congrès, une résolution évoque l'existence de la lutte des classes, que les ouvriers n'ont pas créée, « mais qu'ils se sont vu forcés d'accepter ». C'est très bien vu. Ce qui me fait penser au milliardaire US Warren Buffett qui déclarait il n'y a pas très longtemps : « La lutte des classes existe, nous l'avons gagnée. » En fait, la vraie citation est celle-ci : « Il y a une lutte des classes, bien sûr, mais c'est ma classe, celle des riches, qui fait la guerre. Et nous gagnons. »

« Suivant la tendance des années précédentes, écrit Alexandre Samis, malgré la présence de réformateurs “travailleurs” dans les débats, le Congrès approuva l’affiliation de ses thèses au syndicalisme révolutionnaire français. Ainsi, la neutralité syndicale, le fédéralisme, la décentralisation, l’antimilitarisme, l’antinationalisme, l’action directe, la grève générale, etc. firent partie des principes des syndicats qui signèrent les propositions du “Premier Congrès ouvrier brésilien”, nom adopté par la commission qui rédigea les délibérations finales de la réunion ⁵⁰. »

Il est vrai qu’une partie du mouvement anarchiste français s’est enthousiasmée pour le syndicalisme révolutionnaire lorsque, après que James Guillaume eut publié différents textes sur la Fédération jurassienne et des articles de Bakounine, il découvrit l’évidente corrélation des pratiques entre les textes qu’ils lisaient et ce qu’ils voyaient se dérouler sous leurs yeux. Mais il faut souligner que la publication des textes de Bakounine se situe à partir de 1903 ; que la publication par James Guillaume de son *Internationale, documents et souvenirs* commence en 1905, c’est-à-dire des dates sensiblement postérieures à l’émergence du syndicalisme révolutionnaire. L’énorme travail d’édition fait par James Guillaume est postérieur – légèrement, il est vrai – à l’apparition du syndicalisme révolutionnaire et ne saurait donc en aucun cas en être désigné comme la cause.

L’évocation de l’histoire de l’Association internationale des travailleurs a fourni les aliments d’une controverse entre partisans et opposants de la filiation entre Bakounine et le syndicalisme révolutionnaire, entre anarchisme et syndicalisme révolutionnaire – une controverse dont l’âpreté démontre que l’idée n’était pas évidente ni acceptée par tout le monde. On peut donc se poser une question un peu perverse : ceux des anarchistes qui découvrent le syndicalisme révolutionnaire à travers les textes de Bakounine et de la Fédération jurassienne publiés par James Guillaume n’avaient-ils donc rien vu se dérouler sous leurs yeux *avant* la publication de ces textes ? Le mouvement anarchiste – en tout cas celui qui n’était pas déjà dans la CGT – n’a-t-il « découvert » le syndicalisme révolutionnaire qu’à ce moment-là ? Une recherche sur cette question pourrait être intéressante.

Luigi Fabbri mettait en avant l’idée d’une « matrice exclusivement anarchiste » au syndicalisme. Il disait encore que le syndicalisme n’était rien d’autre que « le socialisme anarchiste en action » ⁵¹. Parler de « matrice *exclusivement* anarchiste »

50 « Acompanhando a tendência dos anos anteriores, a despeito da presença de reformistas “trabalhistas” nos debates, o Congresso aprovou a filiação de suas teses ao sindicalismo revolucionário francês. Assim, a neutralidade sindical, o federalismo, a descentralização, o antimilitarismo, o antinacionalismo, a ação direta, a greve geral, etc passaram a fazer parte dos princípios dos sindicatos signatários das propostas do “Primeiro Congresso Operário Brasileiro”, nome adotado pela comissão de redação das deliberações finais do referido encontro. » Alexandre Samis, *Sindicalismo e anarquismo no Brasil*,
file ://C :/Users/unknown2/AppData/Local/Microsoft/Windows/INetCache/IE/NRSOBRFR/
alexandre-samis-sindicalismo-e-anarquismo-no-brasil.pdf

51 L. Fabbri, « Il sindacalismo », in *Il Pensiero* », 1^{er} juin 1905, cité par M. Antonioli, *op. cit.*

du syndicalisme ne me paraît cependant pas conforme à la réalité, ne serait-ce que parce que les phénomènes historiques n'ont jamais de déterminations uniques, point de vue d'ailleurs partagé par Bakounine.

En juillet 1906, *La Vita Operaia* d'Ancone écrivait ⁵² : « Le syndicalisme est le concept que donnèrent Bakounine d'abord et l'Internationale ensuite, aux organisations de résistance ouvrière ayant pour base l'abolition du capitalisme et la substitution des organisations fédérales des travailleurs à l'État bourgeois au moyen de l'action directe et révolutionnaire du prolétariat. »

René Caughi (Henri Gauche) publie dans *Les Temps Nouveaux* ⁵³ du 27 janvier 1907, sous le titre « Bakounine et le syndicalisme », des extraits de la *Politique de l'Internationale*. Il commente : « Bakounine était donc “syndicaliste”, bien avant que le syndicalisme fût créé » (!!!). Caughi ajoute : « Il semble que le monde ouvrier – le seul qui compte – veuille donner raison à l'idée bakouninienne contre l'idée marxiste ». Notons qu'il n'est pas question ici de syndicalisme *révolutionnaire*, mais de syndicalisme tout court.

Marie (Maria Isidorovna) Goldsmith, une amie proche de Kropotkine, partageait ce point de vue. Dans *Les Temps Nouveaux* du 6 juillet 1907 ⁵⁴, elle insiste sur « la ressemblance, et même, sous beaucoup de rapports, sur l'identité des idées syndicalistes avec les idées anarchistes ». Et elle ajoute : « Bakounine, dans son article *La Politique de l'Internationale*, expose la ligne de conduite qu'il voudrait voir suivre au mouvement ouvrier dans les termes tels que le mouvement syndicaliste actuel semble être la réalisation exacte de son programme. »

Marc Pierrot, quant à lui, soulignait à quel point « toutes les conceptions qui sont l'expression même du syndicalisme révolutionnaire » avaient été « propagées surtout par les camarades anarchistes » ⁵⁵, et que le fédéralisme typique de la CGT avait été « revendiqué autrefois par Bakounine » et « condamné par Marx » ⁵⁶.

On pourrait multiplier les citations de l'époque affirmant une continuité entre les idées de Bakounine et le syndicalisme révolutionnaire, une continuité sur laquelle il y a un accord presque total entre 1905 et 1908. Cependant, ces articles se contentent de *constater* l'identité entre les thèses de Bakounine et de la Fédération jurassienne et les pratiques du syndicalisme révolutionnaire qu'ils peuvent observer sous leurs yeux. Aucun n'établit une relation *de cause à effet*.

52 Voir : « A proposito di j », in *La Vita Operaia* », 14 juillet 1906. cité par M. Antonioli, *op. cit.*

53 R. Caughi, « Bakounine et le syndicalisme », in *Les Temps Nouveaux*, 26 janvier 1907. <http://monde-nouveau.net/spip.php?article506>

54 M. Isidine, « Le syndicalisme révolutionnaire et les partis politiques en Russie, in *Les Temps Nouveaux*, 6 juillet 1907. Isidine était un pseudonyme de Marie Goldsmith, qui, avec Pierrot avait fait partie du groupe des ESRI. Voir J. Maitron, *Le groupe des étudiants loc. cit.* Cf. <http://monde-nouveau.net/spip.php?article507>.

55 Réponse de Pierrot (à l'article de Lagardelle) in *Les Temps Nouveaux*, 27 avril 1907. Le débat entier fut repris dans « Il Divenire Sociale », 16 mai 1907.

56 M. Pierrot, « Le syndicalisme », in *Les Temps Nouveaux*, 11 mai 1907. <http://monde-nouveau.net/spip.php?article508>

Il n'est pas contestable que dans les positions développées par Bakounine on trouve l'essentiel des idées défendues plus tard par le syndicalisme révolutionnaire. C'est dans cet esprit que Gaston Leval nous a formés lorsque nous participions à son Centre de sociologie libertaire, à la fin des années 60. Bien entendu l'idée générale de Gaston reste exacte et je comprends bien pourquoi il pensait ainsi. Il voulait en particulier réagir contre les dérives sectaires et anti-syndicales du mouvement anarchiste de l'époque ⁵⁷.

Cependant, affirmer qu'un homme, fût-il Bakounine, est le « fondateur » d'un mouvement comme le syndicalisme révolutionnaire n'est pas concevable. Il a pu y avoir des précurseurs, comme Bakounine qui vivait le mouvement ouvrier « de l'intérieur », des « théoriciens », comme Georges Sorel – un théoricien extérieur au mouvement lui-même, et que très peu de militants de son temps connaissaient. Il reste que le syndicalisme révolutionnaire est une production naturelle de la classe ouvrière française, dont l'apparition est liée à un contexte historique très particulier : influence du proudhonisme, écrasement de la Commune, divisions sordides du mouvement socialiste, rejet des tentatives de captation par les radicaux bourgeois, etc. C'est ce contexte qui explique la formation du syndicalisme révolutionnaire, pas la pensée de Bakounine, et *encore moins* celle de Sorel. Rejetant toute idée de « déterminisme monocausal », selon l'expression admirable de Thiago Lemos Silva ⁵⁸, on dira que même si les mêmes causes produisent globalement les mêmes effets, les déterminations qui ont produit le syndicalisme révolutionnaire brésilien ne sont pas absolument identiques à celles qui ont produit son homologue français, ce que montre Carlos Augusto Addor :

« Nous réaffirmons que dans le processus de formation de la classe ouvrière au Brésil, dans le sens mentionné dans l'introduction de ce livre – de la formation d'une identité culturelle propre – l'anarchisme joue un rôle fondamental. En effet, c'est le seul courant organisationnel et idéologique du mouvement au Brésil qui, au cours des deux premières décennies du XX^e siècle, à la fois

a) fait une critique radicale de la société capitaliste et de l'État bourgeois, en proposant la construction d'une société alternative, libre et égalitaire ;

b) élabore un projet et une pratique culturelle relativement autonome, marquée par une identité de classe ;

c) pénètre de manière significative dans la classe ouvrière, en menant ou en participant aux plus grandes grèves et manifestations publiques qui ont eu lieu au cours de la période, ainsi qu'en participant activement et efficacement au processus d'organisation syndicale des travailleurs urbains ⁵⁹. »

57 Voir : Gaston Leval, « La Crise permanente de l'anarchisme », http://monde-nouveau.net/IMG/pdf/Leval_Crise_permanente.pdf

58 *Anarquistas no sindicato, um debate entre Neno e Joao Crispim*, Terra livre/núcleo de estudos libertários Carlo Aldegheri, p. 17.

59 « Reafirmamos que no processo de formação da classe operária no Brasil, no sentido mencionado

Cette analyse est confirmée par Christina Roquete Lopreato pour qui l'expérience de la lutte constitue, comme le pensait Bakounine, le principal catalyseur de la conscience révolutionnaire :

« La grève générale de 1917 représente (...) le repère historique dans le processus de formation de la classe ouvrière comme se constituant elle-même dans sa confrontation concrète avec le capital ⁶⁰. »

Sans doute du fait de la complexité plus grande des stratifications sociales et de leurs interrelations, la formation du mouvement syndicaliste révolutionnaire ne peut pas être portée *intégralement* au crédit de cette partie du mouvement anarchiste qui s'est engagée dans l'action syndicale : d'autres courants y ont contribué, même si ce n'est que plus marginalement : socialistes révolutionnaires, allemanistes ⁶¹, blanquistes, positivistes pour la France, sans doute d'autres courants pour les autres pays.

na Introdução deste livro – de formação de uma identidade cultural própria – o anarquismo desempenha um papel fundamental. Isso porque é a única corrente organizatória e ideológica do movimento operário no Brasil que, nas duas primeiras décadas do século XX, ao mesmo tempo :

a) elabora uma crítica radical à sociedade capitalista e ao Estado burguês, propondo a construção de uma sociedade alternativa, livre e igualitária;

b) elabora um projeto e uma prática cultural relativamente autônoma, marcados por uma identidade de classe;

c) penetra significativamente na classe operária, conduzindo ou participando das maiores greves e manifestações públicas ocorridas no período, assim como participa ativa e efetivamente no processo de organização sindical dos trabalhadores urbanos. »

Carlos Augusto Addor, *A insurreição anarquista no Rio de Janeiro*, p. 145 (ed. Achiamé, 2002).

60 « A greve geral de 1917 representa (...) o marco histórico no processo de formação da classe operária como autoconstituindo-se em seu enfrentamento concreto com o capital. » Christina Roquete Lopreato, *O Espírito da revolta, a greve geral anarquista de 1917*, ed. Annablume / FAPESP, p. 216

61 Les Allemanistes (partisans de Jean Allemane, fondateur en 1891 du Parti ouvrier socialiste révolutionnaire) étaient des ouvriéristes attachés à la politique électorale mais qui cherchaient une alternative révolutionnaire au parlementarisme. Ils étaient partisans du syndicalisme et de la grève générale. Beaucoup d'allemanistes militaient aux côtés de Fernand Pelloutier au sein des Bourses du travail. Pelloutier pensait alors que le POSR – le parti le plus important du socialisme en France – effectuait une évolution qui le rapprochait de l'anarchisme. C'était, écrivait-il alors, une « pépinière de l'anarchie ». (*La Revue bleue*, n° 6, 8 août 1896. Cité par Jean Maitron. *Le mouvement anarchiste en France*, T.1, p. 293.) Jusqu'à la Révolution russe, il y eut en Europe de nombreuses tentatives de rapprochement entre socialistes révolutionnaires, anarchistes et syndicalistes révolutionnaires.

La recomposition souhaitée par quelques anarchistes se brisa sur la question de la participation aux élections et sur celle de l'État. C'est d'ailleurs une constante que lorsque des groupes de socialistes oppositionnels quittent la « maison mère » social-démocrate pour fréquenter les anarchistes, ils finissent rapidement par rentrer à la maison. Les opposants à la politique social-démocrate issus des rangs de cette dernière finirent par considérer qu'ils conservent plus d'affinités avec la « maison mère » qu'avec le courant anarchiste. L'attrait des sirènes électorales l'emporta sur la perspective de grève générale.

4. — IEL : À ton avis, comment placer les figures de Fernand Pelloutier et d'Émile Pouget dans le champ du syndicalisme révolutionnaire?

Mettre en perspective Fernand Pelloutier et Émile Pouget me paraît extrêmement intéressant parce qu'ils représentent l'un et l'autre deux approches absolument complémentaires du syndicalisme révolutionnaire, et il est significatif qu'ils soient l'un et l'autre des militants anarchistes. Pour mémoire, Bakounine envisageait l'organisation de la classe ouvrière sous la forme d'une organisation verticale représentée par les « sections de métier » (les syndicats) et d'une organisation horizontale représentée par les « sections centrales » (bourses du travail). C'est la conjonction de ces deux structures qui constitue selon lui l'organisation de classe des travailleurs. Or Pelloutier et Pouget sont représentatifs selon moi, de cette double structure : Pelloutier pour la structure horizontale et Pouget pour la structure verticale.

Bakounine insistait particulièrement sur la nécessité de ne jamais sous-estimer le rôle des sections centrales, des structures interprofessionnelles, car elles sont des instances éminemment politiques : c'est en leur sein que se fait le travail de réflexion indispensable à l'élaboration d'une stratégie. Fernand Pelloutier l'avait parfaitement compris. Il est celui qui a mis en relief l'importance de la structure géographique (horizontale) dans l'organisation de la classe ouvrière. Il fut tout d'abord un partisan de Jules Guesde, le dirigeant d'un courant socialiste qui préconisait la subordination du syndicat à parti socialiste. Il existait une Fédération nationale des syndicats, créée en 1886, d'inspiration guesdiste, ancêtre de la CGT. Les guesdistes voulaient faire de la FNS une courroie de transmission pour leur politique. Leur contrôle était tel qu'ils convoquaient les congrès de l'organisation syndicale en ouverture ou en clôture du congrès du parti. Ce fut l'attitude même des guesdistes qui empêcha la FNS de se développer, créant des conflits internes, sans parler de l'opposition des anti-guesdistes : allemanistes, anarchistes, blanquistes, positivistes (dont il existait un courant, notamment dans le Livre) et adhérents de sensibilité socialiste mais sans appartenance à un parti.

Le contrôle du courant guesdiste sur la FNS restait cependant précaire : en effet, à un moment où la grève générale avait le soutien de la plus grande partie de la classe ouvrière, les guesdistes y étaient catégoriquement opposés : pourtant, son principe fut adopté lors d'un congrès de la Fédération nationale des syndicats tenu en 1887, en opposition avec les positions des dirigeants guesdistes.

Le recours à la grève générale entraînait en contradiction avec la conquête du pouvoir politique par le parti ou... plutôt par les cinq ou six partis socialistes qui briguaient les suffrages de la classe ouvrière. L'extrême division du mouvement socialiste fut l'un des facteurs expliquant la force du syndicat comme centre d'identification de la classe ouvrière. Dans *Le Socialiste* du 4-11 novembre 1908 (guesdiste), un militant dénombrait « près d'une quarantaine de tendances dans le

Parti »⁶². Face à la multiplication des chapelles socialistes et au passage au gouvernement d'ex-socialistes comme Millerand et Briand, le réflexe syndical va l'emporter sur la politique. Le principe de l'indépendance syndicale l'emportera sur l'intransigeance doctrinale. On comprend dès lors que le discours syndicaliste révolutionnaire sur l'unité de la classe ouvrière ait pu être aussi bien entendu par les travailleurs. La fin des querelles entre chapelles socialistes et l'unification du parti en 1905 fournit une alternative légale et pacifique à la stratégie d'action directe du syndicalisme révolutionnaire. Le déclin du mouvement révolutionnaire en France suit très précisément la montée de la perspective parlementaire.

Au sein de la Fédération nationale des syndicats, les tensions entre les partisans de la grève générale et les guesdistes conduisirent les premiers à créer une Fédération des bourses du travail. Les bourses du travail, qui sont un héritage de la Révolution française, existaient déjà; elles avaient été légalisées en 1887 mais restaient isolées les unes des autres. C'est en 1892 qu'une dizaine d'entre elles décidèrent de se fédérer, vite rejointes par d'autres. Mais au sein de cette nouvelle organisation des conflits éclatèrent entre les différents courants qui y cohabitaient. Les anarchistes apparurent comme ceux qui étaient en mesure de modérer les conflits.

Fernand Pelloutier

Fernand Pelloutier fut nommé secrétaire adjoint de la Fédération des bourses du Travail en 1894, puis secrétaire l'année suivante et il se dévoua totalement au développement de l'organisation jusqu'à sa mort prématurée en 1901⁶³. Ces bourses étaient initialement des bureaux de placement où ouvriers et patrons négociaient le prix du travail. Les anarchistes en modifieront totalement l'esprit, les transformant en structures horizontales de solidarité, faisant fonction de caisses de grève, de caisses de chômage, de maladie, de décès, se consacrant à l'éducation et à la formation avec des bibliothèques et des cours du soir, dans l'esprit de la « propagande par le fait » telle que l'entendait initialement l'Association internationale des travailleurs.

Le soutien au principe de la grève générale était quasi-unanime dans le

62 Cité par Marc Angenot, *Discours social / Social Discourse* Nouvelle série Volume XIV (2002), p.14.

63 Sur les Bourses du travail, voir :

* Fernand Pelloutier, *Histoire des Bourses du travail* (<http://kropot.free.fr/Pelloutier-Bourses.htm>)

* David Rappe, « Les Bourses du travail, une expression de l'autonomie ouvrière » in *Cahiers d'histoire, revue d'histoire critique*, Dossier : les Bourses du travail : quels enjeux ? (<https://journals.openedition.org/chrhc/2360>)

* David Rappe, *La Bourse du travail de Lyon*, éditions Atelier de création libertaire (<http://libertaire.pagesperso-orange.fr/portraits/bourse.htm>)

* Vitor Ahagon, *A trajetória militante de Adelino de Pinho : passos anarquistas na educação e no sindicalismo*, Universidade de Sao Paulo, 2015 (https://www.academia.edu/36599934/A_trajet%C3%B3ria_militante_de_Adelino_de_Pinho_passos_anarquistas_na_educ%C3%A7%C3%A3o_e_no_sindicalismo)

mouvement ouvrier français, au point qu'un congrès convoqué en 1893, qui regroupa les délégués des bourses du travail et des chambres syndicales, se prononça à l'unanimité pour la grève générale⁶⁴. Les membres du congrès se donnèrent rendez-vous à Nantes l'année suivante, pour en discuter. C'est donc à Nantes⁶⁵, en septembre 1894, que le basculement eut lieu, lors du 6^e congrès de la Fédération nationale des syndicats et groupes corporatifs. Ce congrès est particulièrement important car il met un terme à l'idée de subordination du mouvement syndical à la politique électorale des partis socialistes. Les syndicalistes se débarrassent de la tutelle des guesdistes et manifestent leur autonomie.

À la majorité des deux tiers, le congrès se rallie à la thèse de Fernand Pelloutier :

« Considérant qu'en présence de la puissance militaire mise au service du capital, une insurrection à main armée n'offrirait aux classes dirigeantes qu'une occasion nouvelle d'étouffer les revendications sociales dans le sang des travailleurs ; considérant que le dernier moyen révolutionnaire est donc la grève générale, le VI^e Congrès national des Syndicats ouvriers de France décide : il y a lieu de procéder immédiatement à l'organisation de la grève générale. »

Pour Pelloutier, le choix de la grève générale répond à une préoccupation très pratique : en 1886 une innovation technique obligea à reconsidérer la pertinence de l'érection de barricades insurrectionnelles et rendit, crut-on alors, le recours à la grève générale plus pertinent et moins sanglant : l'introduction du fusil Lebel dans l'armée française. Ce fusil, qui permettait de tirer huit balles sans recharger, remplaçait le modèle en usage, à un seul coup. Cela confirmait les analyses de Bakounine à la fin de sa vie : l'État a désormais acquis une puissance de répression dépassant largement les moyens dont disposait la classe ouvrière pour l'affronter. Pour Pelloutier, la grève générale, qui situait l'action du prolétariat dans les entreprises et non dans la rue, était le moyen de limiter les affrontements sanglants, sans les supprimer totalement.

En 1894 à Nantes, mille six cent soixante deux organisations ouvrières donnent mandat à la Fédération des Syndicats Ouvriers de Limoges et du Centre d'organiser le VII^e congrès corporatif qui va aboutir à la fondation de la CGT. Les guesdistes sont défaits et décident de se retirer du congrès, abandonnant de ce fait la direction de l'organisation à leurs adversaires anarchistes, allemanistes, blanquistes. « Il n'en est pas moins vrai, commente cependant Jean Maitron, que les anarchistes jouèrent un rôle de premier plan avec des militants comme F. Pelloutier, E. Pouget, G. Yvetot, P. Delesalle, etc. et que le mouvement syndical à cette époque est

64 Voir : [1893 : Débat sur la grève générale au congrès national des chambres syndicales et groupes corporatifs ouvriers](http://monde-nouveau.net/spip.php?page=recherche&recherche=1893) (<http://monde-nouveau.net/spip.php?page=recherche&recherche=1893>)

65 Voir : Congrès de Nantes ftp://ftp.bnf.fr/024/N0241316_PDF_1_-IDM.pdf

imprégné d'idéologie libertaire ⁶⁶. »

Les guesdistes de la FNS poursuivront tristement leur route quelques années, avant de s'évaporer en 1898, mais sans abandonner l'idée de prendre un jour le contrôle du mouvement syndical. Ils auront cependant leur revanche en 1896 : avec leurs camarades social-démocrates allemands, ils feront exclure des congrès socialistes les anarchistes qui participaient à ces rencontres depuis la fin de l'AIT.

La fondation de la CGT, au congrès tenu à Limoges du 23 au 28 septembre 1895, n'enthousiasma pas Pelloutier, qui y voyait une entité brouillonne et superfétatoire. De fait, ce fut au début une organisation peu structurée, peu efficace, balbutiante. Pendant quelques années, il devait mener contre elle et contre sa direction réformiste une guérilla pour le leadership dans le mouvement syndical. Il est d'ailleurs significatif que la fusion de la Fédération nationale des Bourses du travail au sein de la CGT n'ait pu s'opérer qu'en 1902, après sa mort.

Le congrès de Montpellier de la CGT, en 1902 est en fait la véritable fondation de la Confédération, car sont alors fusionnées la structure verticale (syndicats d'industrie ou de métiers) et la structure horizontale, géographique (les bourses du travail). Répétons-le, cette double structure, qui définit précisément le syndicalisme révolutionnaire et plus tard l'anarcho-syndicalisme, correspond *tout à fait* au schéma développé par Bakounine ⁶⁷. C'est lors du congrès de Montpellier que fut prononcée pour la première fois l'expression « syndicalisme révolutionnaire » ⁶⁸.

« C'est à partir du travail effectué par Pelloutier et d'autres anarchistes au sein de la Fédération des bourses du travail à la fin du XIX^e siècle que la Confédération générale du travail a été créée et structurée en 1902, organe syndical qui, comme nous l'avons déjà souligné, a servi d'inspiration au mouvement syndical au Brésil et ailleurs dans le monde ⁶⁹. »

Pelloutier joua un rôle déterminant dans le tournant grève-généraliste du mouvement syndical, puis dans le tournant syndicaliste du mouvement anarchiste. Dès le lendemain de sa disparition, il fut considéré comme un des « pères fondateurs » du syndicalisme français.

66 Jean Maitron, *Le mouvement anarchiste en France*, Gallimard, vol. I, p. 291 note 82.

67 Voir : René Berthier, « Bakounine : une théorie de l'organisation », <http://monde-nouveau.net/spip.php?article378>

68 Ce constat, qui est le résultat de mes recherches, peut naturellement être modifié par des recherches ultérieures.

69 « Foi a partir do trabalho desenvolvido por Pelloutier e outros anarquistas junto a Federação des Bolsas de Trabalho em fins do século XIX, que se instituiu e se estruturou a Confederação geral do Trabalho no ano 1902, órgão sindical, que como já assinalamos, serviu de inspiração para o movimento operário do Brasil e de outras partes do mundo ». Thiago Lemos Silva, prefacio, *Anarquistas no sindicato, um debate entre Neno e Joao Crispim*, Terra livre/núcleo de estudos libertários Carlo Aldegheri, p. 21.

Émile Pouget

Né en 1860, Émile Pouget s'investit très tôt dans le mouvement ouvrier. Dès 1879, il participe à la création du Syndicat des employés du textile. À partir du 24 février 1889, il édite un journal hebdomadaire pamphlétaire, *Le père Peinard*, où il s'attache à éveiller les consciences ouvrières. Il prône l'action directe et la grève générale comme instruments de lutte préalables à la révolution. Au milieu des années 1890, alors que les anarchistes restent divisés sur la question des attentats, Pelloutier comme Pouget s'y opposèrent⁷⁰ et militèrent pour que les anarchistes entrent dans les syndicats. Pouget joua un rôle de plus en plus important au sein de la jeune Confédération générale du travail où il défendait la tendance révolutionnaire du syndicalisme contre les réformistes. Il y fit notamment adopter en 1897 le principe du sabotage⁷¹ comme moyen d'action sur le patronat, et les revendications sur la journée de huit heures et le repos hebdomadaire (congrès de Bourges de 1904). Il prit aussi en charge, à partir de 1900, le premier organe de presse de la CGT, *La Voix du Peuple*.

C'est à partir du congrès de Bourges qu'il cessa de se revendiquer publiquement de l'anarchisme, sans pour autant le répudier explicitement. Il continua pendant des années de s'entourer d'anarchistes, mais en tant que responsable syndical il fit prévaloir l'unité ouvrière sur ses orientations idéologiques. Il développa l'idée que le syndicat est le « parti du travail » avec sa propre doctrine. Le syndicalisme est la « quintessence des diverses doctrines sociales, après élimination de tout ce qu'elles peuvent avoir d'étroit et de trop systématique »⁷².

Pouget joua comme secrétaire adjoint de la CGT un rôle exceptionnel aux côtés de Victor Griffuelhes, secrétaire d'origine blanquiste. Les deux hommes constituèrent de 1901 à 1908 un tandem d'une extraordinaire complémentarité : « En 1902, Griffuelhes est nommé secrétaire général de la CGT, Émile Pouget est son adjoint à la section des fédérations. Grâce à la diversité de leurs dons, ces deux militants vont former une équipe parfaite⁷³. » Pouget assumait son rôle de dirigeant ouvrier, de stratège, d'organisateur, d'éminence grise auprès de son secrétaire Griffuelhes⁷⁴.

70 Après l'exécution de Ravachol, le *Père Peinard*, l'hebdomadaire de Pouget, consacra sa « Une » à la grève générale comme méthode révolutionnaire. (4 septembre 1892.)

71 Par « sabotage » il faut entendre la mise en oeuvre de tous les moyens conduisant à la réduction des profits patronaux, non la destruction. C'est l'application du principe : « A mauvaise paie, mauvais travail ».

72 Compte-rendu analytique du congrès de Bourges, septembre 1904. <http://www.ihs.cgt.fr/spip.php?rubrique70>

73 Édouard Dolléans, *Histoire du mouvement ouvrier (1871-1936)* : tome II. Librairie Armand Collin. p. 81.

74 Voir : Émile Pouget, *1906 le congrès d'Amiens*, et la présentation de Miguel Chueca. Editions CNT région parisienne. 2006.

Émile Pouget avait écrit en 1901 dans *La grève générale révolutionnaire* : « La grève générale ne se limite pas à une cessation de travail, mais doit être immédiatement suivie de la prise de possession et de la réorganisation de la production et de la circulation des produits ⁷⁵. » Ainsi, l'apport anarchiste sur la question de la grève générale a été essentiel dans le syndicalisme révolutionnaire : analyse du rôle de l'État, refus du parlementarisme et des politiciens, antimilitarisme, antipatriotisme, action directe. Il n'est pas possible de dissocier anarchistes et syndicalistes révolutionnaires sur cette question ⁷⁶ qui fut posée avec insistance par des militants qui, après la fin de l'AIT, ne se résignaient pas à être « orphelins d'Internationale » et qui s'obstinaient à participer aux congrès socialistes internationaux organisés par la social-démocratie allemande. Ces militants étaient-ils anarchistes ? syndicalistes ? Ils étaient anarchistes, mais en même temps incontestablement syndicalistes révolutionnaires. L'historien brésilien Thiago Lemos Silva, dans sa préface à *Anarquistas no sindicato, um debate entre Neno e Joao Crispim*, écrit de même que « la tentative de créer une séparation entre l'anarchisme et le syndicalisme révolutionnaire, en réduisant l'ampleur de la contribution de ses militants au mouvement ouvrier, devient donc discutable ⁷⁷. »

Émile Pouget participa à Amiens à la rédaction de la fameuse charte qui porte le nom de la ville, et qui n'était à l'origine qu'une résolution de congrès. Cette « charte » résulte d'un compromis entre syndicalistes révolutionnaires et une partie des socialistes réformistes contre une autre fraction socialiste se réclamant de Jules Guesde. Les guesdistes, maintenant minoritaires dans le parti qui s'était unifié l'année précédente, préconisaient la subordination du syndicat au parti. La fraction majoritaire du courant socialiste avait compris que la neutralité syndicale, entendue au sens restrictif, leur convenait tout à fait, dès lors qu'elle imposait à la CGT de ne pas prendre de position politique. La rigidité mentale des guesdistes les empêchait de comprendre que le principe de « neutralité » syndicale leur rendait service. L'enjeu n'était pas seulement d'empêcher les partis politiques de pénétrer dans le syndicat ; il était aussi, et peut-être plus, d'empêcher le syndicat d'empiéter sur les attributions des partis politiques. Derrière l'apparente victoire sur les guesdistes, c'était une régression par rapport au syndicalisme révolutionnaire initial.

Si les syndicalistes révolutionnaires, et parmi eux les anarchistes, ont accepté ce compromis, c'est parce que le guesdisme apparaissait comme un danger plus grand, mais la lecture attentive des minutes des congrès socialistes après Amiens montre que l'objectif des réformistes modérés était le même que celui des guesdistes, leur tactique étant simplement beaucoup plus intelligente. Au moment

75 « La grève générale révolutionnaire. » Confédération générale du Travail, Commission de propagande et de grève générale. 1901.

76 <https://resistance71.wordpress.com/2010/12/23/greve-generale-un-concept-revolutionnaire/>

77 « A tentativa, portanto, de operar a separação entre anarquismo e sindicalismo revolucionário, reduzindo o alcance da contribuição dos seus militantes ao movimento operário, torna-se duvidosa ». Thiago Lemos Silva, prefácio, *Anarquistas no sindicato, um debate entre Neno e Joao Crispim*, Terra livre/núcleo de estudos libertários Carlo Aldegheri, p. 20.

du congrès d'Amiens, le parti socialiste nouvellement unifié apparaît donc comme un nouveau centre d'identification de la classe ouvrière : la CGT n'est plus toute seule.

Le congrès d'Amiens entérine en fait la division social-démocrate du travail entre lutte économique et lutte politique. D'une certaine façon, la charte d'Amiens est une victoire indirecte du guesdisme. La CGT se trouve alors fractionnée en trois tendances : une tendance guesdiste encore forte; une tendance réformiste en ascension; une tendance syndicaliste révolutionnaire.

Ce congrès par ailleurs marque le début d'une évolution qui va profondément transformer la CGT – évolution qui explique sans doute le retrait de Pouget de l'activité syndicale en 1909. Des grèves très dures avaient affaibli la direction confédérale. La terrible grève de Draveil-Villeneuve-Saint-Georges en 1908-1909, pendant laquelle plusieurs ouvriers furent tués par la police, avait abouti à l'arrestation de la quasi-totalité du bureau confédéral de la CGT, dont Émile Pouget. Les réformistes en avaient profité pour occuper les postes laissés vides, que les syndicalistes révolutionnaires réussirent à récupérer une fois libérés., non sans pertes. En 1909 Pouget tente de lancer un grand quotidien syndicaliste révolutionnaire, *La Révolution*, qui cessera rapidement faute de moyens. Significativement, 1909 est également la date de création de *La Vie ouvrière* par Monatte, qui devint le porte-parole d'un syndicalisme révolutionnaire qu'on pourrait qualifier de « révisionniste », ou de « moderniste », animé par Pierre Monatte. Ce dernier était allé au congrès anarchiste international d'Amsterdam à la place de Pouget, qui s'était désisté. Pouget se retire alors du mouvement syndicaliste et meurt discrètement en 1931.

L'activité de Pelloutier et celle de Pouget étaient parfaitement complémentaires, chacun dans son domaine d'activité, sans jamais perdre de vue la perspective générale du mouvement ouvrier et du mouvement anarchiste.

Pouget, réfugié à Londres, profita de l'amnistie de 1895 pour rentrer en France. Il publia, de mai 1895 à octobre 1896, l'hebdomadaire *La Sociale*. C'est une période d'active collaboration avec Fernand Pelloutier et Bernard Lazare : les trois hommes tentent de mettre en œuvre un rapprochement européen des anarchistes et des socialistes anti-parlementaires afin de combattre l'influence croissante de la social-démocratie. Syndicalisme, anti-parlementarisme, grève générale devaient être les trois piliers de ce rapprochement.

Au printemps 1896 ils essayèrent de lancer un quotidien, *La Clameur*, auquel ils souhaitaient associer Jean Allemane⁷⁸. Le projet avorta, le congrès de Tours de

78 Un document de la Préfecture de police de Paris daté du 27 janvier 1897 nous apprend que Pelloutier est « l'associé de l'anarchiste Pouget, pour la direction de la "Société des journaux et publications populaires" (Cette société a pour but l'exploitation des différents journaux anarchistes tels que "Le Monde nouveau" – "La Sociale" – "Le Père Peinard" – "La Clameur", qui ont leur siège au domicile de Pouget, 15 rue Lavieuville). »

<https://anarchiv.wordpress.com/2016/12/27/fernand-pelloutier-et-emile-pouget-en-relations->

la CGT (septembre 1896) ayant refusé de leur apporter son soutien : rappelons qu'à sa fondation la CGT restait dominée par les réformistes. Toutefois en octobre 1896 Pelloutier et Pouget tentaient toujours de récolter des fonds pour faire aboutir leur projet (cf. *Le Père Peinard*, 25 octobre 1896).

En juillet 1896, Pelloutier et Pouget, encore, avec Hamon, Lazare et Malatesta, organisèrent une opération antiparlementaire au congrès socialiste international de Londres. Pelloutier fut le délégué de la Fédération des Bourses, participant aux conférences de Saint Martin's Hall qui rassemblèrent, en marge du congrès socialiste, les représentants européens de l'anarchisme et du socialisme antiparlementaire. Bien que ce congrès se fût achevé par l'exclusion définitive des anarchistes des congrès socialistes internationaux, Jean Maitron estime qu'il fut un succès pour Pelloutier. « Les guesdistes et les parlementaires socialistes, écrit Maitron, furent mis en minorité dans la délégation française, dominée par une coalition d'allemanistes, d'anarchistes et de syndicalistes réformistes. » Léon de Seilhac, cité par Maitron, vit dans le congrès de Londres – c'est-à-dire la séparation définitive des anarchistes et des socialistes – « le point culminant de la carrière de Pelloutier », un « coup d'habileté et de force qui libéra à jamais les ouvriers des politiciens », un « guet-apens » où « les guesdistes se virent surpris et écrasés par les cohortes romaines, sous le commandement de Pelloutier, Pouget, etc. Ce fut un coup de génie »⁷⁹... Je pense que Maitron se laisse emporter par sa verve lyrique.

Pelloutier appelait les anarchistes à s'engager davantage dans le mouvement syndical. « Les syndicats [prétendent] semer dans la société capitaliste le germe de groupes libres de producteurs par qui semble devoir se réaliser notre conception communiste et anarchiste. Devons-nous donc, en nous abstenant de coopérer à leur tâche, courir le risque qu'un jour les difficultés ne les découragent et qu'ils ne se rejettent dans les bras de la politique⁸⁰ ? »

Pouget n'avait dit rien d'autre, en octobre 1894, dans le périodique *The Torch* auquel il collabora pendant son exil à Londres : « Nous savons que la Révolution sera accomplie par les travailleurs en personne et, par conséquent, nous croyons en l'entrée des anarchistes dans les associations de travailleurs⁸¹. » Le même mois il écrivait dans *le Père Peinard* un article (« À roublard, roublard et demi »), qui marqua le tournant de l'anarchisme vers le syndicalisme : « On a eu le sacré tort de trop se restreindre aux groupes d'affinités. Les groupes d'affinités n'ont pas de racines dans la masse populaire. » (*Ibid.*)

Si on devait désigner le principal point commun qui unissait Fernand Pelloutier et Émile Pouget, je dirais qu'ils jouèrent un rôle déterminant dans l'engagement des anarchistes dans le mouvement syndical et qu'ils furent l'un et l'autre des

[daffaires-en-janvier-1897/](#)

⁷⁹ <http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article156461>

⁸⁰ Pelloutier, Lettre aux anarchistes, 1900.

⁸¹ Cité par Jean Maitron, <http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article155495>

tacticiens et des organisateurs hors pair.

5. — IEL : Nous avons lu au cours des productions historiographiques des termes tels que « syndicalisme d'action directe » ou autres, comme « syndicalisme d'intention révolutionnaire ». Qu'aurais-tu à dire à ce sujet?

Dire que le syndicalisme est « d'action directe » n'est qu'une façon de qualifier le syndicalisme révolutionnaire. Par exemple, Jacques Julliard a écrit en 1972 un livre intitulé *Fernand Pelloutier et les origines du syndicalisme d'action directe*, et c'est bien du syndicalisme révolutionnaire qu'il s'agit. On sait que Pelloutier est un de ces militants anarchistes qui ont été à l'origine de la fondation du syndicalisme révolutionnaire.

L'expression « syndicalisme d'intention révolutionnaire » est récente, il semblerait qu'elle serve à désigner sous le même vocable deux courants distincts, le syndicalisme révolutionnaire et l'anarcho-syndicalisme. Ceux qui utilisent cette formule semblent considérer que les deux expressions sont à peu près synonymes, à quelques nuances près, et qu'il n'y a pas d'inconvénient à les rassembler dans un même vocable. Or en dépit des points communs, ce sont deux courants qui ont des différences trop importantes pour être confondus. Je suis tenté de croire que les personnes qui utilisent l'expression « syndicalisme d'intention révolutionnaire » ignorent tout simplement ces différences.

« Syndicalisme d'intention révolutionnaire » est une expression qui semble être utilisée surtout par les platformistes, et qui se trouve être dans l'esprit de *Black Flame*, le livre de Schmidt et van der Walt. Je dis « dans l'esprit » car elle ne figure pas dans le livre, pour autant que je sache.

En français l'expression « syndicalisme d'intention révolutionnaire » sonne curieusement parce que dans notre langue, une *intention* est une envie de faire quelque chose, une disposition d'esprit par laquelle on se propose d'agir. Mais lorsqu'une personne déclare avoir l'*intention* de faire quelque chose, on comprend implicitement qu'il n'est pas du tout certain qu'elle le fasse. A la limite, les camarades qui ont imaginé cette expression auraient pu parler de « syndicalisme à velléité révolutionnaire » !

Plus sérieusement, je récusé l'expression « syndicalisme d'intention révolutionnaire » pour deux raisons, l'une historique, l'autre politique.

■ Personne ne songerait à placer sous le même vocable deux courants esthétiques nés à une génération d'écart. Le syndicalisme révolutionnaire est né entre 1890 et 1905 dans des circonstances et un contexte assez précis : l'héritage de la répression de la Commune de Paris, la division du mouvement socialiste et ses querelles internes, etc.

L'anarcho-syndicalisme est né dans les années 1920, *c'est-à-dire une génération plus tard*, des suites de la révolution russe par une *rupture* au sein du courant syndicaliste révolutionnaire qui se trouvait à l'intérieur de la CGTU (une scission de la CGT française). Les syndicalistes révolutionnaires étaient divisés sur la question de l'adhésion à l'Internationale syndicale rouge (ISR), une organisation créée en marge de l'Internationale communiste. Une partie du courant décida de soutenir le régime communiste en Russie et préconisait l'adhésion à l'ISR (alors que la répression anti-ouvrière dans le pays ne pouvait plus être ignorée), tandis que l'autre partie refusait cette adhésion. L'anarcho-syndicalisme est né précisément à ce moment-là. La création de l'AIT de Berlin fin 1922-début 1924 résulte du double constat fait par le courant syndicaliste révolutionnaire non « bolchevisé » qu'il était impossible de travailler avec les bolcheviks, et qu'il leur était impossible de se passer d'une organisation internationale ⁸².

Cependant, les textes fondateurs de la seconde AIT ne parlent pas d'anarcho-syndicalisme. En effet, les syndicalistes révolutionnaires qui rompirent avec Moscou se considéraient comme les *vrais* syndicalistes révolutionnaires, ils n'avaient pas de raison de changer de nom. D'autant que l'expression « anarcho-syndicaliste » fut dans un premier temps une injure adressée par les communistes et les syndicalistes révolutionnaires pro-communistes à ceux qui s'opposaient à l'adhésion à l'Internationale syndicale rouge. Il fallut encore plusieurs années pour que l'expression devienne courante. L'anarcho-syndicalisme comme courant exista donc bien *dans les faits* au début des années 20, mais ce n'est qu'entre 1925 et 1930 que la dénomination fut largement reprise, et il fallut attendre 1937 pour que l'expression acquière un caractère « officiel », dans un discours de Pierre Besnard lors d'un congrès anarchiste international !

Les syndicalistes révolutionnaires qui adhèrent aux thèses communistes finirent tout simplement par se dissoudre dans le mouvement communiste en France. Ils constituèrent d'ailleurs une bonne partie des cadres dirigeants du parti.

Le syndicalisme révolutionnaire avait établi la règle de la *neutralité* du syndicat par rapport aux partis et aux organisations politiques. L'AIT de Berlin, elle, avait clairement décidé *l'opposition* du mouvement syndical par rapport aux partis. C'est une distinction essentielle. D'ailleurs, le mouvement ouvrier brésilien avait précédé de dix ans les dispositions prises par l'AIT à son congrès de Berlin. En effet, le Second Congrès Ouvrier Brésilien « confirmait les orientations du syndicalisme révolutionnaire avec une grande influence anarchiste et on y refusait à nouveau toute possibilité pour le prolétariat de s'organiser à travers les partis politiques » ⁸³.

82 Voir : Arthur Lehning : *Du syndicalisme révolutionnaire à l'anarchosyndicalisme : La naissance de l'Association internationale des travailleurs de Berlin* . <http://monde-nouveau.net/spip.php?article464>. Le récit d'un militant qui a participé aux événements.

83 « nele foram confirmadas as orientações do sindicalismo revolucionário com grande influencia anarquista e novamente foi negada qualquer possibilidade do proletariado se organizar através de partidos políticos. » Hamilton Moraes Theodoro dos Santos, *Anarquismo e Formação do Partido comunista do Brasil (PCB)*. Rizoma editorial, p. 81.

Bien que l'anarcho-syndicalisme ne soit pas mentionné explicitement, c'est bien de cela qu'il s'agit.

Les deux courants ne se distinguent pas par le fait que le syndicalisme révolutionnaire serait une forme « atténuée » d'anarcho-syndicalisme ou qu'il ne se réfère pas explicitement à l'anarchisme. (D'autant qu'il y a des anarcho-syndicalistes qui récusent l'appartenance au mouvement anarchiste, ce que des auteurs comme Schmidt et van der Walt semblent ignorer.) Ils se distinguent par le fait qu'ils sont apparus à 25 ans d'intervalle et qu'ils ont une approche totalement différente du rapport avec les partis.

Lorsque le courant anarcho-syndicaliste prit son essor, le syndicalisme révolutionnaire perdit son influence. Certains militants continuèrent de se référer aux thématiques traditionnelles du syndicalisme révolutionnaire, notamment la neutralité syndicale ; ils refusèrent de soutenir le communisme russe mais ils refusèrent également d'intégrer le courant anarcho-syndicaliste, restant fidèles aux principes initiaux du mouvement. J'ai connu au début des années 70 de vieux militants SR qui savaient parfaitement pourquoi ils n'étaient pas anarcho-syndicalistes, et ce n'était pas « par ignorance ou par refus tactique », selon l'expression de Schmidt et van der Walt ⁸⁴.

■ Je pense qu'une certaine méconnaissance de l'histoire du mouvement ouvrier explique le recours à l'expression « syndicalisme d'intention révolutionnaire », méconnaissance à laquelle s'ajoute peut-être une intention pédagogique, ce qui peut paraître paradoxal. C'est ce qui ressort de mes échanges avec un camarade brésilien qui propage ce concept. Mais je pense qu'il y a aussi des raisons politiques : parler de « syndicalisme d'intention révolutionnaire » permet d'élargir le « périmètre » de l'anarchisme, c'est-à-dire d'intégrer dans le concept « anarchisme » des individus, des courants ou des mouvements qui pourraient paraître proches mais qui n'en font pas partie. L'argumentaire de Schmidt et van der Walt procède par cercles concentriques. Au centre, il y a l'anarchisme proprement dit, l'anarchisme spécifique. L'importance numérique de ce mouvement a toujours été relativement réduite. Donc ils vont l'élargir en y intégrant le syndicalisme révolutionnaire et l'anarcho-syndicalisme. Ce procédé gonfle considérablement les effectifs puisque ces deux courants ont constitué dans le passé des mouvements de masse. L'un et l'autre sont définis comme des « variantes », ou des « stratégies » de l'anarchisme.

Sur ce point, il faut croire les auteurs de *Black Flame* sur parole parce qu'il n'y a pas grand chose sur lequel ils puissent se fonder pour justifier factuellement cette hypothèse. Syndicalisme révolutionnaire et anarcho-syndicalisme ne sont pas distingués sur la base de faits historiques, mais sur l'idée que le second « se situe explicitement à l'intérieur de la tradition anarchiste », tandis que le premier « ne fait pas de lien aussi explicite, à cause de l'ignorance ou du déni tactique de son

84 *Black Flame*, p. 16.

lien avec l'anarchisme ». (*Black Flame*, p. 16.) Ayant ainsi procédé, les auteurs de *Black Flame* ont donc créé une entité fort nombreuse mais assez brumeuse, qu'ils appellent « Broad anarchist tradition » (tradition anarchiste large), dans laquelle ils vont encore introduire des gens qui n'ont jamais demandé à être anarchistes, ou des mouvements qui certes peuvent avoir un vague caractère « anti-autoritaire » mais dont on ne peut pas dire qu'ils s'intègrent dans une « tradition » anarchiste ⁸⁵.

Le paradoxe de la rhétorique de Schmidt-van der Walt est qu'ils s'opposent à ce qu'ils appellent "l'auto-identification", c'est-à-dire qu'ils refusent de considérer comme anarchiste une personne simplement parce qu'elle se déclare telle; mais ils n'hésitent pas à faire de "l'alter-identification", c'est-à-dire à désigner comme anarchiste une personne ou un groupe qui ne réclame pas cet honneur ⁸⁶.

Un dernier point pour conclure. En parcourant des documents publiés par certains libertaires brésiliens, j'ai parfois eu l'impression que leurs auteurs étaient réticents à parler de « syndicalisme révolutionnaire » parce que l'expression « révolutionnaire » leur semblait disproportionnée si on considère les moyens d'action dont ils disposent dans le rapport des forces actuel. C'est ce que je comprends lorsque je lis dans un texte de la CAB que « le terme 'révolutionnaire' aujourd'hui peut paraître étrange, car il semble trop prétentieux face à une action qui conduit à certaines limitations dans le domaine pratique » ⁸⁷. En se référant au « syndicalisme d'intention révolutionnaire », les auteurs du texte semblent avoir l'impression d'être plus réalistes, plus « terre à terre », mais ce faisant, ils négligent un fait essentiel, c'est que le syndicalisme révolutionnaire a une fonction revendicative/défensive, et une fonction offensive/constructive, et que si l'un des deux aspects domine à un moment donné, ce n'est que circonstanciel. Il est évident qu'en ce moment au Brésil, et partout ailleurs, c'est l'aspect défensif qui domine, mais *précisément pour cette raison* il est important d'insister sur l'aspect constructif, il est vital de ne pas édulcorer, de ne pas atténuer le concept de syndicalisme révolutionnaire en l'affublant d'un qualificatif, « intentionnel », qui sonne un peu comme velléitaire.

Le syndicalisme révolutionnaire appartient à l'histoire du mouvement ouvrier

85 Sont ainsi déclarés comme faisant partie de la "vaste tradition anarchiste

- Le congrès de Bâle de l'AIT en 1869
- Les martyrs de Chicago en 1887
- La grève des mineurs de Johannesburg en juin 1918
- Ōsugi Sakae, Itō Noe et un enfant de six ans battus à mort par la police de Tokyo en 1923;
- Le soulèvement contre Franco en juin 1936;
- Les 250 000 manifestants de Mexico en octobre 1968;
- Les centaines de milliers de manifestants de Seattle en novembre 1999 contre la conférence de l'OMC.

86 Dans la rubrique « *Broad Anarchist Tradition* » il faut ainsi inclure des syndicalistes comme Daniel De Leon (1852–1914) qui avait pourtant clairement rejeté l'anarchisme, James Connolly (1868–1916), et William Big Bill Haywood (1869–1928).

87 « o termo "revolucionário" hoje pode soar estranho, por parecer prepotente demais diante de uma atuação que nos conduz a certas limitações no campo prático. » Caderno de formação sindical // nº 01, Coordenação Anarquista Brasileira – CAB)
<https://anarquismo.noblogs.org/files/2017/09/Caderno-de-Formação-Sindical-da-CABFINAL.pdf>

brésilien, il a été un courant historique du mouvement ouvrier brésilien dont les militants d'aujourd'hui doivent être particulièrement fiers : « Les anarchistes étaient à la tête des deux premiers congrès ouvriers... Ce fait nous permet d'affirmer l'hégémonie de la stratégie de « l'anarchisme de masse » au sein du mouvement ouvrier de la Première République, agissant sur le modèle du syndicalisme révolutionnaire »⁸⁸. Rejeter ce terme au profit d'un autre qui n'exprime qu'une édulcoration de la doctrine, c'est selon moi faire injure aux révolutionnaires qui, il y a cent ans, se sont battus et souvent sont morts sous son drapeau.

6. — IEL : Peux-tu définir le rôle de Pierre Besnard dans le syndicalisme révolutionnaire ?

Pierre Besnard, né en 1886, ne fait pas partie de la première génération du syndicalisme révolutionnaire. Il était après la Grande Guerre un militant actif dans la fédération des cheminots de la CGT où il occupa des mandats importants en région parisienne. Il fut renvoyé de son travail en mai 1920 pour fait de grève. Le 20 mai 1921, Besnard remplaçait Monatte comme secrétaire général du Comité central des Comités syndicalistes révolutionnaires qui regroupaient les opposants à la ligne réformiste de la direction confédérale de la CGT. Dans les CSR se retrouvaient des militants communistes (qui suivaient les recommandations de l'Internationale Communiste), des anarchistes, des anarcho-syndicalistes et des syndicalistes révolutionnaires. Les CSR avaient été créés après le congrès de Lyon de la CGT (1919) et furent à l'origine de la scission qui constitua la CGTU (« U » pour « Unifiée »...). Besnard est sans doute le personnage qui exprime de la manière la plus significative la transition entre le syndicalisme révolutionnaire et l'anarcho-syndicalisme.

Lorsque la révolution russe éclata, le syndicalisme révolutionnaire, qui était le courant révolutionnaire dominant dans le mouvement ouvrier mondial, soutint d'enthousiasme la révolution. Mais peu à peu, lorsque les informations commencèrent à filtrer et que les militants eurent pris conscience que le régime soviétique réprimait la classe ouvrière et tous ceux qui élevaient une voix discordante, le courant syndicaliste révolutionnaire se scinda en deux : un courant, avec Pierre Besnard, qui refusait de soutenir un tel régime, et un courant, avec Pierre Monatte, qui choisit de rester sourd aux nouvelles tragiques qui venaient de Russie.

Les deux courants cohabitèrent quelque temps au sein de la CGTU. Le point de rupture se fit sur la question de l'adhésion à l'Internationale syndicale rouge,

88 « *Os anarquistas estiveram na liderança dos dois primeiros congressos operários. Tal fato nos permite afirmar a hegemonia da estratégia do »anarquismo de massas « dentro do movimento operário na Primeira Republica, atuando dentro do modelo do sindicalismo revolucionário. »* Hamilton Moraes Theodoro dos Santos, *Anarquismo e Formação do Partido comunista do Brasil (PCB)*. Rizoma editorial, p. 9 (2017), p. 82

l'annexe syndicale de l'Internationale communiste⁸⁹. Une partie du mouvement syndicaliste révolutionnaire se déclara favorable à l'adhésion et disparut de fait en tant que courant, se faisant absorber par les Partis communistes, quand ils ne contribuèrent pas à les créer⁹⁰ ; l'autre partie, après avoir participé aux premières rencontres de l'ISR et s'être rendu compte de l'impossibilité de collaborer avec les bolcheviks, participa en 1923 à la création à Berlin de l'Association internationale des travailleurs, « seconde manière ». Les documents de fondation de cette nouvelle Internationale ne parlent pas d'anarcho-syndicalisme, il n'y est question que de syndicalisme révolutionnaire. En effet, les militants se considéraient comme les *vrais* syndicalistes révolutionnaires. Le terme « anarcho-syndicalisme », de création récente, n'était pas encore en usage. Pourtant, l'AIT de Berlin était sans contestation possible une organisation *anarcho-syndicaliste*.

Au sein de la CGTU, la rupture fut consommée au congrès de Saint-Étienne (25 juin-1^{er} juillet 1921). Communistes et syndicalistes révolutionnaires de la tendance Monatte l'emportèrent par 743 mandats, contre 406 pour celle de Pierre Besnard. À cette époque-là, « anarcho-syndicaliste » et « anarcho-syndicalisme » étaient des termes péjoratifs utilisés par les communistes et par les syndicalistes révolutionnaires pro-communistes pour désigner ceux qui refusaient d'adhérer à l'Internationale syndicale rouge. En outre, même au sein du mouvement anarchiste, l'anarcho-syndicalisme était mal accueilli : Pierre Besnard écrit en 1937 qu'en 1917, « les anarchistes communistes furent excessivement réservés, voire hostiles, à cette nouvelle formation anarchiste⁹¹. » On sait qu'en Russie même, les deux courants connurent une situation d'extrême antagonisme. Tout cela ne concorde pas avec les thèses de ceux qui écrivent que l'anarcho-syndicalisme est une « stratégie » de l'anarchisme. Pierre Besnard lui-même a longtemps refusé d'employer ce terme. Il fallut attendre le congrès anarchiste international de 1937 pour voir apparaître ce terme chez lui, dans un rapport qu'il fit en tant que secrétaire de l'AIT, intitulé « L'anarcho-syndicalisme et l'anarchisme »⁹².

89 Un historien allemand a récemment publié un ouvrage qui deviendra *incontournable* sur l'Internationale syndicale rouge (traduit en anglais) : Reiner Tosstorff, *The Red International of Labour Unions (RILU) 1920-1937*. Publié en 2016 par Haymarket Books, Chicago, IL (918 pages) Première édition en allemand : *Profintern : Die Rote Gewerkschaftsinternationale 1920-1937* par Ferdinand Schöningh, Paderborn, 2004.

Voir également : "Recensão do livro de Reiner Tosstorff, *The Red International of Labour Unions (RILU) 1920-1937*" (A Internacional Vermelha dos Sindicatos operários [RILU] 1920-1937), <http://monde-nouveau.net/spip.php?article700>

90 Citant Astrojildo Pereira, l'historien brésilien Hamilton Moraes Theodoro dos Santos écrit : « Il y avait neuf fondateurs du PCB, présents au congrès fondateur du parti le 25 mars 1922. De ce groupe, sept étaient d'anciens militants libertaires. » (« foram nove os fundadores do PCB, presentes no congresso de fundação do partido em 25 de março de 1922. Desse grupo, sete eram ex-militantes libertários ») Hamilton Moraes Theodoro dos Santos, *Anarquismo e Formação do Partido comunista do Brasil (PCB)*. Rizoma editorial, p. 9 (2017)

91 Rapport de Pierre Besnard, Secrétaire de l'A.I.T., au Congrès anarchiste International de 1937. monde-nouveau.net/IMG/pdf/rapport_de_pierre_besnard_1937.pdf

92 En France les recherches sur la question de l'émergence du terme « anarcho-syndicalisme » ne sont

Le 11 janvier 1924, deux anarchistes furent tués par les communistes lors d'un meeting à la Maison des syndicats, à Paris. La tendance Besnard se retira de la CGTU et constitua une union fédérative autonome, qui devint ensuite en 1926 la Confédération générale du travail-Syndicaliste révolutionnaire (CGT-SR).

Au congrès de la CGTU de 1929, les communistes firent voter une motion :

« Le congrès précise enfin sa détermination de travailler sur tous les terrains en accord étroit avec le PC, seul parti du prolétariat et de lutte des classes révolutionnaire, qui au travers de toutes les batailles de la période écoulée, a conquis sa place de seule avant-garde prolétarienne dirigeants du mouvement ouvrier ».

Les syndicalistes révolutionnaires qui étaient encore dans la CGTU, les amis de Monatte qui menaient un combat d'arrière-garde, réussirent à faire adjoindre la phrase suivante : « La proclamation de ce rôle dirigeant et sa reconnaissance ne sauraient être interprétées comme la subordination du mouvement syndical. » Autrement dit, le syndicat reconnaît le rôle dirigeant du parti, mais ne lui est pas subordonné! Cette lamentable situation montrait clairement les limites de l'action des syndicalistes révolutionnaires au sein d'une organisation dominée par les communistes.

Monatte, dont le prestige auprès des travailleurs avait beaucoup servi les communistes, avait naïvement adhéré au Parti. Il en fut exclu en 1924 et fut traité par ses anciens camarades de la pire des manières⁹³.

Dans les années trente, les anarchistes et les syndicalistes révolutionnaires se trouvaient dans trois organisations :

- Tout d'abord de nombreux militants anarchistes, désapprouvant à la fois la scission de la CGTU, puis la scission de scission qui avait abouti à la CGT-SR, étaient restés dans la CGT historique, réformiste.

- Les reliquats du courant Monatte qui n'avaient pas été exclus ou qui n'avaient pas rejoint le PC se trouvaient dans la CGTU et y menaient un combat d'arrière-garde. Ironie de l'histoire, Monatte n'a pas pu suivre ses camarades pro-communistes à la CGTU puisque son syndicat n'avait pas scissionné et était resté à la CGT réformiste.

pas récentes. On consultera avec profit le livre de Daniel Colson : *Anarcho-syndicalisme et communisme. Saint-Etienne 1920-1925*, éd. Centre d'études foréziennes-Atelier de création libertaire (1986). Il est dommage que Schmidt et van der Walt n'aient pas consulté cette source de langue française, cela leur aurait évité d'énoncer de nombreuses et regrettables approximations.

Voir également René Berthier : « De l'origine de l'anarcho-syndicalisme » <http://monde-nouveau.net/spip.php?article603>

Myrtille, giménologue fait une synthèse de la question dans *Les origines du communisme libertaire en Espagne*, vol. 2, éditions Divergences, Annexe I.

93 *L'Humanité* du 11 septembre 1925, article intitulé : « Pierre Monatte, saboteur du mouvement ouvrier » ? (<http://monde-nouveau.net/spip.php?article593>)

● Le courant Besnard se trouvait dans la CGT-SR, qui s'était officiellement créée le 2 novembre 1926 à Lyon et qui adopta une charte, dite de Lyon, qui constituait une rupture nette avec la charte d'Amiens⁹⁴. Besnard devint le secrétaire de l'organisation en juillet 1929, qui accueillit au mieux 15 000 adhérents mais n'en avait plus que 4000 en juillet 1939. En réalité, même si la CGT-SR avait effectivement des syndicats, elle joua pratiquement le rôle d'organisation spécifique. De nombreux anarchistes furent opposés à la création de la CGT-SR, opposition qui se manifesta dans les congrès anarchistes de l'époque. Au congrès de l'Union anarchiste de 1930, deux groupes seulement sur vingt-deux furent favorables à la nouvelle confédération que certains, par dérision, appelaient la CGT-SR, « CGT Sans Rien », à cause de ses faibles effectifs.

La CGT-SR s'affilia à l'AIT qui s'était constituée à Berlin au début de 1923. L'AIT reprenait l'idée de rupture avec la charte d'Amiens : Alexandre Shapiro écrivit que « la Grande Guerre balaya la Charte du neutralisme syndical. Et la scission au sein de la Première Internationale entre Marx et Bakounine eut son écho – à la distance de presque un demi-siècle – dans la scission historiquement inévitable au sein du mouvement ouvrier international d'après-guerre⁹⁵. » Ces mots figurent dans l'introduction d'Alexandre Shapiro au discours de Pierre Besnard, alors secrétaire de l'AIT, au Congrès anarchiste International de 1937. Ce rapport était intitulé « L'anarcho-syndicalisme et l'anarchisme » et constituait en quelque sorte l'acte de baptême de l'anarcho-syndicalisme, qui y est pour la première fois érigé en doctrine.

Après la Seconde guerre mondiale, Pierre Besnard reprit ses activités syndicales, participa à plusieurs tentatives de reconstruire une organisation syndicaliste révolutionnaire. Il contribua à la création de la Confédération nationale du travail française, mais mourut quelques mois après.

L'intervention de Pierre Besnard se situe dans la période descendante du mouvement syndicaliste révolutionnaire en France. Majoritaire au moment de la scission de 1921, le déclin du mouvement est largement dû à ses erreurs stratégiques puisqu'il se fractura avec le ralliement d'une partie des militants à la stratégie du communisme russe. Besnard figure parmi les militants qui ont su résister aux illusions du communisme soviétique et qui surent garder, comme l'a écrit mon vieux camarade Jacky Toublat, leur « boussole libertaire ».

94 Sur la CGT-SR, voir :

- Claire Auzias, *La CGT-SR 1926-1928 : un épisode de décentralisation syndicale*, Le Mouvement social suppl. 144 (1988)
- Jérémie Berthuin, *La CGT-SR et la révolution espagnole – De l'espoir à la désillusion – Juillet 1936-décembre 1937*, Ed. CNT-RP, 2000 (ISBN 978-2-9504-9487-0)
- Pierre Besnard, *Les syndicats ouvriers et la révolution sociale*, Paris, 1930.
- Pierre Besnard, *Le monde nouveau*, CGT-SR, 1936.
- Michel Laguionie, *1924 - 1939, l'échec de la troisième CGT (CGT-SR) à Limoges*.

95 Introduction d'A. Shapiro au discours de Pierre Besnard au Congrès anarchiste International de 1937. <http://monde-nouveau.net/spip.php?article588>

La CGT-SR joua un rôle très actif pendant la guerre d'Espagne. Besnard participa à la création des comités anarchistes syndicalistes pour la défense du prolétariat espagnol et il fut choisi comme secrétaire de la Conférence de ces comités, réunie les 24 et 25 octobre 1936. Il fut confirmé dans cette fonction par le Plenum de l'AIT qui se tint à Paris du 11 au 13 novembre dans le but d'intensifier la propagande internationale en faveur de l'Espagne « rouge ». Mais lors de ce plenum, Besnard avait émis des critiques sévères contre la participation gouvernementale de la CNT espagnole. Tout d'abord modérées, ses critiques étaient ensuite devenues de plus en plus dures.

La CNT, qui avait menacé de quitter l'AIT, reprit donc l'Internationale en main au congrès extraordinaire de l'AIT en décembre 1937. Les autres sections s'inclinèrent : une « résolution sur l'autodiscipline » fut votée par le congrès, chaque section s'engageant à ne faire aucune critique publique de la CNT espagnole. Dans le même élan, Pierre Besnard fut évincé du poste de secrétaire général et remplacé par l'Espagnol Horatio Prieto. L'AIT fut ainsi « normalisée » et à partir de janvier 1938 le *Combat Syndicaliste*, le journal de la CGT-SR, se contentera, la mort dans l'âme, de passer les communiqués officiels de la CNT.

Le mouvement libertaire espagnol était, à la veille de la guerre civile, très profondément divisé en un courant « communaliste », ou anarchiste-communiste, inspiré de Kropotkine (on dirait « horizontaliste, aujourd'hui), et un courant collectiviste, ou syndicaliste, inspiré de Bakounine, auquel adhéraient Rudolf Rocker, Cornelissen, Higinio Noja, Juan Peiro, Angel Pestana, Gaston Leval, Pierre Besnard et d'autres. Confrontés à l'absence de programme des « communalistes », en dehors des visions idylliques de type kropotkinien, les « syndicalistes » décidèrent de réagir contre le spontanéisme, l'optimisme et les visions champêtres. Jusqu'à l'établissement du Front populaire en 1936, le mouvement libertaire fut parcouru de vigoureuses polémiques sur le rôle des syndicats dans la société post-révolutionnaire : « A partir de 1932, les appels en faveur d'une construction du projet communiste libertaire se multiplièrent et, tant en Espagne qu'à l'étranger, on se mit à discuter de la future structure organisatrice, économique et sociale de l'anarchisme ⁹⁶. »

Diego Abad de Santillan avait participé en 1931 au 4^e congrès de l'AIT, lors duquel il s'opposa à Pierre Besnard qui proposait de créer des fédérations d'industrie. Le livre de Besnard, *Les syndicats ouvriers et la révolution sociale*, traduit en 1931, influença beaucoup les anarcho-syndicalistes espagnols et joua un rôle déterminant dans le choix qu'ils firent de créer des fédérations d'industrie, qui jouèrent un rôle décisif dans la capacité de l'anarcho-syndicalisme espagnol à reprendre en main l'économie dans les zones que les fascistes ne contrôlaient pas ⁹⁷.

96 Myrtille, giménologue, *Les chemins du communisme libertaire en Espagne 1868-1937*, vol 2, p. 148. Éditions Divergences, 2018.

97 Sur les débats extrêmement vigoureux entre partisans et opposants aux fédérations d'industrie dans

Ce qui caractérise *Les syndicats ouvriers et la révolution sociale*, c'est la mise en perspective du syndicalisme ouvrier dans un contexte international de montée du fascisme : c'est un ouvrage programmatique qui développe un certain nombre de revendications transitoires destinées à mobiliser les travailleurs en cette période de crise mondiale qui devait déboucher sur la guerre civile espagnole et la Seconde Guerre mondiale.

Un principe essentiel abordé dans le livre est que la mise en place d'une société socialiste (libertaire, évidemment) ne saurait se faire sans que les producteurs soient organisés dans leur organisation de classe *en tant que producteurs*, sur la base de leur rôle dans le processus de production : verticalement dans des fédérations d'industrie, horizontalement dans des fédérations locales, régionales, etc. Qu'on appelle une telle organisation « syndicat » ou autrement n'a strictement pas d'importance.

7. — IEL : Dans quelle mesure est-il possible de se revendiquer du syndicalisme révolutionnaire aujourd'hui ?

Le syndicalisme révolutionnaire est apparu dans les années 1890 en France et s'est développé dans la plupart des pays pour devenir la principale force révolutionnaire. Il a subi une grave crise au moment de la Grande Guerre, puis il a réapparu au moment de la révolution russe qui provoqua dans le mouvement une profonde fracture entre le courant pro-communiste et le courant qui entendait maintenir les valeurs du initiales du mouvement. Les militants qui ont choisi de soutenir le bolchevisme disparurent en tant que syndicalistes révolutionnaires pour s'intégrer dans les partis communistes dont ils fournirent une partie de l'encadrement. En France cela posa de réels problèmes : la direction stalinienne du PC se plaignait dans les années 30 que les cadres intermédiaires de la CGT avaient tendance à ne pas suivre à la lettre les consignes du parti et à prioriser dans leur activité la logique syndicale plutôt que la logique de parti.

Le courant qui refusa de soutenir la dictature communiste réapparut progressivement sous la forme de l'anarcho-syndicalisme. La Seconde Guerre mondiale porta un coup terrible au mouvement, d'abord parce que de très nombreux militants furent tués par les régimes fascistes, par le stalinisme et même par les régimes démocratiques. La prééminence du modèle politique et syndical communiste et du mirage soviétique dans le mouvement ouvrier a aussi grandement contribué au déclin du mouvement dans de nombreux pays. Enfin, l'illusion que le système parlementaire allait pouvoir améliorer durablement la condition salariale a également été une des causes de la désaffection des travailleurs envers la lutte des classes.

Répondre à la question : « Peut-on se revendiquer du syndicalisme

la CNT, voir : Myrtille, Giménologue, *Les chemins du communisme libertaire en Espagne 1868-1937*, ch. 5. Éditions Divergences, 2018.

révolutionnaire aujourd'hui » nécessite de s'interroger sur les conditions de son apparition et sur les raisons de sa disparition en tant que mouvement de masse. Il faut aussi souligner les raisons pour lesquelles il est réapparu, dans les années 20 et 30, sous la forme de l'anarcho-syndicalisme afin de pouvoir décider de quel courant on veut se réclamer.

J'ai dit quelques mots sur les conditions de son émergence : la République formée après l'écrasement de la Commune se montra encore plus dure avec les Internationaux que l'Empire défunt ; la répression anti-ouvrière fut terrible. La classe ouvrière se montra catégoriquement opposée à cette République qui avait massacré les insurgés de la Commune, elle se montra également très réticente envers les multiples sectes socialistes divisées en de multiples partis concurrents, qui voulaient obtenir ses suffrages. C'est ce contexte qui favorisa l'émergence du syndicalisme révolutionnaire, qui se développa également dans de nombreux autres pays, selon le principe que les mêmes causes produisent les mêmes effets, à quelques variantes près.

Poser la question : peut-on se revendiquer du syndicalisme révolutionnaire (ou de l'anarcho-syndicalisme) aujourd'hui revient à se demander si les conditions aujourd'hui de la réapparition de ce courant sont les mêmes qu'au début du 20^e siècle. Il ne me semble pas que ce soit le cas. En tout cas pas dans les formes qu'il avait prises à cette époque.

Après 1906 en France une succession de grèves dures avaient échoué et avaient été sévèrement réprimées. Les limites de la stratégie de confrontation permanente, en l'absence de perspective révolutionnaire, avaient été atteintes. Par ailleurs, au sein de la CGT un puissant courant réformiste grandissait. La tendance à accepter les médiations sociales finit par l'emporter à partir de 1908-1910 : négociations dans les conflits sociaux, stratégie parlementaire. La Charte d'Amiens fut en réalité le signe de cette modification de stratégie. Le reflux du mouvement syndicaliste révolutionnaire avant la Première Guerre mondiale ne fut pas le fait d'erreurs stratégiques de sa part mais le résultat d'évolutions en profondeur de la société auxquelles il ne pouvait pas s'opposer. La fin des querelles entre chapelles socialistes et l'unification du parti fournit une alternative légale et pacifique à la stratégie d'action directe du syndicalisme révolutionnaire, un autre pôle d'identification de la classe ouvrière. Le déclin du mouvement révolutionnaire en France suit très précisément la montée de la perspective parlementaire. Par contraste, le mouvement révolutionnaire perdura encore dans les pays comme l'Espagne où le moindre mouvement revendicatif était suivi d'une terrible répression, de l'assassinat de militants et où la troupe qui tirait sur la foule : l'ouvrier qui revendiquait était pratiquement *obligé* d'être révolutionnaire.

D'une façon générale, les militants révolutionnaires n'analysèrent pas vraiment les causes des modifications du comportement de la classe ouvrière confrontée à l'alternative « révolution ou réforme ». Bien entendu ils n'avaient pas suffisamment de recul. Pour expliquer le reflux du mouvement révolutionnaire, on

accusa les manœuvres des politiciens qui trompaient la classe ouvrière, ou la passivité de cette dernière. Ainsi, James Guillaume, expliquant les raisons pour lesquelles il quittait la Suisse pour s'installer à Paris, écrivit : « Sur les bords du Léman, à Genève, à Lausanne, à Vevey, malgré les efforts de quelques camarades dévoués, nous n'avions pas avec nous la masse ouvrière, trop disposée à se laisser égarer par les politiciens ⁹⁸. »

Je pense que la plus grande carence du mouvement libertaire d'aujourd'hui, l'une des principales raisons de son caractère extrêmement minoritaire, réside dans l'absence d'analyse sur la signification et les conséquences de l'instauration du régime représentatif dans les sociétés modernes.

Ces quelques précisions me semblaient nécessaires pour montrer que les circonstances qui ont vu l'apparition du syndicalisme révolutionnaire ne sont pas reproductibles. Pendant l'apogée du mouvement, peu de confédérations syndicales pouvaient être qualifiées de « syndicalistes révolutionnaires » : la plupart des militants syndicalistes révolutionnaires étaient organisés en tendances à l'intérieur d'organisations réformistes. C'est la raison pour laquelle le refus de la CGT de participer au congrès international syndicaliste révolutionnaire en 1913 provoqua un tel choc : elle était la seule organisation de masse considérée comme syndicaliste révolutionnaire ⁹⁹. Aujourd'hui, il me paraît guère réaliste d'imaginer la création d'organisations de masse hégémoniques dans la classe ouvrière telles que le furent la CGT française dans les années 1890-1900, la CGT portugaise ou la CNT dans les années 1920-1930.

La reconstruction de la CNT en Espagne après la mort de Franco a soulevé de nouveau le problème du rapport entre anarchisme et syndicalisme, un problème qui a parcouru toute l'histoire du syndicalisme révolutionnaire sans vraiment trouver de solution. La reconstitution de la CNT espagnole en 1976 n'a pas non plus trouvé de solution et a abouti à une scission et à la création de la CGT, qui ne constitue aujourd'hui en Espagne qu'une alternative syndicale parmi d'autres. En France ceux qui se réclamaient de l'héritage de la CGT-SR ont tenté de créer une organisation après la guerre; ils ont accumulé les erreurs stratégiques, ils ont voulu faire une « CNT à la française » en dépit de toute analyse du contexte, et soixante ans plus tard ils sont divisés en quatre ou cinq courants opposés qui ne dépassent pas le niveau de groupes infinitaires.

On peut faire le même constat dans à peu près tous les pays.

98 *L'Internationale, documents et souvenirs*, Tome IV, p. 304.

99 La question du refus de la CGT de participer à ce congrès est très complexe.

Voir :

* Wayne Thorpe, « Towards a Syndicalist International : the 1913 London Congress », *International Review of Social History*, Vol. 23, No. 1 (1978), pp. 33-78.

* Wayne Thorpe : « *The Workers Themselves* » : *Revolutionary Syndicalism and International Labour, 1913-1923*, Dordrecht/Boston/London

* René Berthier, Le congrès syndicaliste révolutionnaire international de 1913, <http://monde-nouveau.net/spip.php?article715>

Il y a encore un dernier point qu'il faut soulever avant de répondre à la question « peut-on se revendiquer du syndicalisme révolutionnaire aujourd'hui » ? L'un des fondements du syndicalisme révolutionnaire a été le principe de la neutralité syndicale. Dans un premier temps cette neutralité était comprise comme un principe actif, dynamique : le syndicat ne s'occupait pas de la politique parlementaire des partis mais, en vertu du principe : « le syndicat suffit à tout », il s'autorisait à prendre position sur toute question politique en toute indépendance. Il ne s'interdisait aucun champ d'intervention, au point que de nombreux groupes anarchistes en étaient arrivés à considérer que les syndicats étaient des concurrents pour les organisations politiques.

La montée du courant réformiste dans la CGT a fait basculer ce concept de « neutralité »¹⁰⁰. A l'origine, le concept de neutralité allait de pair avec l'idée d'autonomie, ou d'indépendance syndicale, ce qui signifiait que l'organisation syndicale se réservait le droit de prendre position sur tout sujet qu'elle considérait comme important, y compris des questions réputées « politiques ». La notion de « rien n'est étranger au syndicat » est une notion qui est parfaitement cohérente avec les positions de cette partie du mouvement anarchiste qui a adhéré à l'action syndicale et qui y a vu la forme par laquelle l'action anarchiste devait s'exercer. Mais ce point de vue a également suscité l'opposition très ferme d'une autre partie du mouvement anarchiste qui se voyait ainsi dépossédée de son champ d'intervention.

Par ailleurs, l'examen attentif des débats du congrès d'Amiens de 1906 montre l'ampleur de l'assaut réformiste en vue de retirer à l'idée d'autonomie syndicale toute substance. C'est ainsi que la direction confédérale se vit reprocher de ne pas respecter l'« apolitisme » confédéral parce que la propagande anti-religieuse ne respectait pas les croyances de nombreux adhérents de la confédération. De même, « lorsque vous votez la grève générale expropriatrice [...] vous ne respectez pas les opinions du radical. Pas plus, vous ne respectez les opinions du nationaliste lorsque vous faites de l'antipatriotisme et de l'antimilitarisme¹⁰¹. » On est là dans une perspective de « neutralité » au sens le plus étroit du mot, pas dans le sens où l'organisation syndicale peut décider de toute orientation, fût-elle politique, du moment qu'elle émane du syndicat lui-même et pas d'une instance extérieure.

C'est cette conception restrictive du neutralisme et de l'« apolitisme » syndical qui a fini par dominer à la CGT après le congrès d'Amiens en 1906 : il n'est désormais plus question de lutte contre l'État, contre l'armée, contre le parlementarisme. C'est dans ce sens que je considère que la résolution d'Amiens ne fut pas, contrairement à l'idée communément admise, l'exposé-type de la doctrine syndicaliste révolutionnaire, elle fut au contraire l'expression du début de

100 La CGT étant une organisation dans laquelle les mandats étaient électifs, peu à peu les militants révolutionnaires furent remplacés par des réformistes. Le courant révolutionnaire a subi ainsi une véritable érosion. Par ailleurs, de nouvelles fédérations d'orientation réformiste adhèrent à la CGT, contribuant à renverser le rapport des forces.

101 Victor Renard, délégué (guesdiste) du Textile, congrès d'Amiens, 1906.

son reflux. On comprendra donc que ce n'est pas de ce syndicalisme révolutionnaire-là qu'on se référera aujourd'hui. On lui préférera l'anarcho-syndicalisme qui a pris en quelque sorte sa succession en réaffirmant sans ambiguïté la prééminence de l'organisation de masse sur l'organisation politique.

Si on ne peut guère espérer reconstituer dans sa forme un mouvement de masse syndicaliste révolutionnaire tel qu'il existait au début du 20^e siècle, on peut en revanche définir quelles sont les valeurs du syndicalisme révolutionnaire qu'il faut s'efforcer de diffuser afin de reconquérir l'espace perdu, ou une partie substantielle de celui-ci. Les militants d'aujourd'hui peuvent retenir un certain nombre de principes fondamentaux sur lesquels s'appuyer pour engager la reconquête, ne serait-ce que partielle, du terrain perdu. Ces principes sont énoncés par Ralph Darlington¹⁰², qui souligne que le syndicalisme révolutionnaire présentait un certain nombre de constantes dans ses différentes manifestations internationales :

- La lutte des classes ;
- L'opposition au parlementarisme et à l'État ;
- L'indépendance par rapport aux partis politiques ;
- Le syndicalisme comme instrument de la révolution ;
- L'action directe ;
- La grève générale ;
- Le contrôle ouvrier ;
- L'antimilitarisme ;
- L'internationalisme.

A ces principes, j'ajouterais que les militants d'aujourd'hui devraient insister particulièrement sur l'idée de contrôle des mandats, de rotation des mandats et de révocabilité.

Insistons tout particulièrement sur l'idée qu'une transformation en profondeur de la société ne pourra être faite que par l'organisation de classe des travailleurs, c'est-à-dire par l'organisation qui regroupe les travailleurs à partir de leur rôle dans le processus de production, aujourd'hui une organisation de lutte pour l'amélioration des conditions d'existence des travailleurs, demain organe de reconstruction d'une société émancipée.

* * * * *

102 Ralph Darlington, *Radical unionism*, chapitre I. Haymarket Books, 2013.

ANNEXE

Anarcho-syndicalisme et anarchisme. Tactique et intervention syndicale.

Rapport de Pierre Besnard, Secrétaire de l'AIT au Congrès anarchiste International de 1937 (extraits)

(http://monde-nouveau.net/IMG/pdf/rapport_de_pierre_besnard_1937.pdf)

Le rôle des Groupes anarchistes et des Syndicats

Ce qui précède nous conduit normalement et logiquement à envisager le rôle des groupes anarchistes et des syndicats.

Les anarchosyndicalistes admettent parfaitement que les groupes anarcho-communistes, plus mobiles que les organisations syndicales, prospectent les masses travailleuses ; qu'ils recherchent ses adhérents et forment des militants ; qu'ils fassent une propagande active et œuvre intense de défrichement, dans le but d'amener à eux, et conséquemment, aux syndicats anarchosyndicalistes, à la cause de la révolution sociale, le plus grand nombre possible de travailleurs trompés et dupés, jusque-là, par tous les partis politiques, sans exception.

Cette tâche purement idéologique. cette besogne de propagande d'ordre moral sont, incontestablement, du ressort des groupes anarchocommunistes, à la condition expresse qu'elles s'identifient avec le travail des syndicats anarchosyndicalistes, qu'elles le complètent et le renforcent, pour le plus grand bien du communisme libertaire.

Mais je déclare carrément que la responsabilité de la décision, de l'action et le contrôle de celles-ci doivent appartenir actuellement aux syndicats, agents d'exécution et de réalisation des tâches révolutionnaires.

J'estime également que c'est à ces syndicats qu'il incombe de présenter toutes ces tâches, sur le plan économique, défensif et offensif.

Enfin, je considère que le système économique, administratif et social doit être homogène, harmonique, et que la base de ce système, pour être réelle, solide et durable, ne peut être qu'économique.

Je revendique comme un droit pour les syndicats l'accomplissement des tâches économiques révolutionnaires et postrévolutionnaires parce que l'organisation de la production est la véritable fonction des travailleurs.

Par contre, il est logique que les communes, organes administratifs, leurs services techniques et sociaux aient le soin de distribuer la production ;

d'interpréter les désirs des hommes sur le plan social, d'organiser la vie dans toutes ses manifestations. Dès maintenant, les groupes anarchistes ont pour devoir de préparer ces réalisations révolutionnaires ¹⁰³.

La besogne de chacun des organismes est donc extrêmement nette, parfaitement délimitée. Elle suffira largement à accepter sur chaque plan l'activité et les efforts de tous, selon les attributions réelles de chacun.

À aucun moment, j'en donne l'assurance la plus formelle, les syndicats anarchosindicalistes ne pourront constituer un obstacle à la marche en avant du communisme révolutionnaire.

À aucun moment, non plus, ils ne pourront devenir réformistes, parce qu'ils sont et resteront révolutionnaires, fédéralistes et anti-étatistes, parce qu'ils visent, en un mot, comme les groupes anarcho-communistes, à instaurer le communisme libertaire.

En conclusion de cette partie de mon exposé, j'affirme :

1° Que le mouvement anarchosindicaliste ne peut dévier, en raison du contrôle permanent et sévère qui s'exerce sur les organisations et les militants ;

2° Que le mouvement anarchosindicaliste, épuise, sur le plan actuel, dans le domaine révolutionnaire, les moyens de réalisation du communisme libertaire. Qu'il appartienne aux groupes anarcho-communistes, sur le plan exclusivement idéologique, de porter la propagande aussi loin que possible ;

3° Que le mouvement anarcho-communiste doit s'intéresser surtout aux tâches de propagande et d'éducation ; d'étude et de vulgarisation social ;

4° Que le meilleur contact permanent qui puisse être réalisée sera, comme en Espagne, par l'adhésion sans restriction de tous les anarchocommunistes, dans tous les pays, aux syndicats anarchosindicalistes, chargés de la préparation et de l'exécution de l'action, seuls capables de mener celle-ci à bonne fin, avec des effectifs et des moyens suffisants ; que la doctrine expérimentale de l'anarchosindicalisme, qui est celle de l'anarchisme lui-même, est assez solide et ferme pour ne pas risquer aucune atteinte, atténuation ou déviation.

5° Que l'anarcho-communisme, véritable figure du socialisme, est né de la carence totale de tous les partis politiques ; que l'anarchosindicalisme, forme moderne et active de ce mouvement, issu lui-même de l'anarchisme, remplit présentement toutes les tâches positives de l'anarcho-communisme et prépare les voies du communisme libertaire dont il sera le principal agent de réalisation ; que les tâches de l'anarcho-communisme – comme celles de l'anarchosindicalisme – s'épuiseront dans la période postrévolutionnaire quand les hommes, par leur évolution et le développement de leurs facultés de compréhension, seront capables

103 Curieusement, Besnard se trouve en retrait par rapport aux principes de l'anarchosindicalisme dans la mesure où il ne fait aucune référence aux unions locales (et à la fédération de celles-ci à un niveau plus large) dans l'administration horizontale, géographique, de la société post-révolutionnaire. Rappelons que Bakounine avait décrit une structure constituée de la fédération des syndicats, qu'il appelait « sections de métier », et de la fédération des « sections centrales », c'est-à-dire l'équivalent des bourses du travail ou des unions locales. (NDLR)

d'accéder au communisme libre, finalité de l'anarchie.

En résumé, l'anarchosyndicalisme est la force nécessaire de lutte, dans le régime actuel, de l'agent de réalisation économique du communisme libertaire, dans la période postrévolutionnaire.

L'anarchisme aide le mouvement anarchosyndicaliste, sans se substituer à lui.

L'activité de ses militants se confond, dans les syndicats, avec celle des militants anarchosyndicalistes.

Les deux mouvements se doivent donc une aide mutuelle et permanente.

Et, plus tard, dans la paix, la concorde et l'harmonie, l'anarchisme et l'anarchosyndicalisme, confondus dans un même mouvement, poursuivront la réalisation du communisme libre, but suprême de l'anarchie.

La tâche la plus urgente de l'anarchosyndicalisme est aujourd'hui d'organiser dans son sein les travailleurs en vue de la lutte décisive contre le capitalisme ; de préparer techniquement cette lutte, d'opérer la synthèse des forces de la production pour la construction révolutionnaire de l'ordre communiste libertaire ; et, demain, de l'organisation économique, et cela, jusqu'à l'instauration du communisme libre ; de défendre, enfin la révolution.

Celle de l'anarchisme révolutionnaire consiste à aider de toutes ses forces à leur accomplissement par tous les moyens dont il dispose.

Rapports de l'anarchisme et de l'anarchosyndicalisme

De toute évidence, des rapports doivent exister entre l'anarchisme et l'anarchosyndicalisme, tant sur le plan national qu'international. L'A.I.T. a, d'ailleurs, prévu cette éventualité dès son Congrès constitutif.

Ces rapports doivent être basés sur l'indépendance et l'autonomie réciproque des deux mouvements et demeurer sur le plan de la plus parfaite égalité.

En dehors de la copénétration des deux mouvements, par l'action de leurs militants, il est souhaitable que dans chaque localité, chaque région, chaque pays, des contacts s'établissent entre les organisations anarchistes et anarchosyndicalistes.

Pour être féconds et durables, ces rapports devront reposer sur les bases d'une tolérance mutuelle, facilité par une identité de doctrine sur tous les plans, et une compréhension exacte des tâches qui incombent aux deux mouvements.

Ces tâches sont suffisamment définies par le présent rapport pour ne pas prêter à confusion et à chevauchement.

1° L'unité de doctrine des anarchistes dans chaque pays ;

2° L'unification, également dans chaque pays, des groupements anarchistes, sur le plan de la doctrine unique de l'anarchisme révolutionnaire.

Conclusions générales

Quels que soient les désirs du Congrès et ceux de l'A.I.T. de réaliser pratiquement ces rapports, ils ne pourront y parvenir, comme l'exigent les événements, si ces deux conditions n'étaient pas remplies préalablement par les mouvements anarchistes dans chaque pays.

Il eût été infiniment préférable et aussi conforme à nos principes connus qui sont ceux du fédéralisme, que cette unité de doctrine et cette unification de forces anarchistes fussent réalisées avant la tenue du Congrès qui doit donner naissance à l'Internationale anarchiste.

Au nom des anarchosyndicalistes qui ont atteint ce double but par la constitution de l'actuelle AIT depuis 1922, je demande instamment à tous nos camarades anarchistes révolutionnaires de nous suivre dans cette voie.

S'ils acceptent tous, l'Internationale qui sortira de ce Congrès méritera le titre qu'ils lui donneront certainement et qui ne peut être que : L'Internationale anarchiste révolutionnaire – et j'y insiste – ils atteindront ce but sans difficulté.

Il suffit, mais il faut, qu'ils acceptent tous de rompre définitivement avec les forces prétendues démocratiques tant politiques que syndicales ; qu'ils affirment que l'anarchisme révolutionnaire, par ses buts, ses moyens d'action, sa doctrine, n'a rien et ne peut rien avoir de commun avec ces forces dites « démocratiques » qui sont, dans tous les pays, les meilleurs serviteurs du capitalisme ¹⁰⁴.

Si, poussant ce geste jusqu'à sa limite, le mouvement anarchiste révolutionnaire rompt également avec toutes les dissidences des partis politiques autoritaires qui, comme leurs partis originels, n'ont qu'un désir : prendre ou reprendre le pouvoir, le mouvement anarchiste révolutionnaire et le mouvement anarchosyndicaliste pourront marcher sans crainte et de pair vers leur but commun : la transformation sociale révolutionnaire par l'établissement du communisme libertaire, étape nécessaire du communisme libre.

Secrétaire général de l'AIT
Pierre Besnard

104 C'est là un message adressé par Pierre Besnard aux dirigeants de la CNT et de la FAI qui ont engagé leurs organisations dans la collaboration gouvernementale. (NDLR)

Table des matières

Réponses à l'Institut d'Études libertaires de Rio de Janeiro.....	1
1. — IEL : Dans quel contexte politique et social le syndicalisme révolutionnaire aurait-il émergé en France? (27 500 signes).....	2
2. — IEL : Quels sont les liens possibles entre le syndicalisme révolutionnaire et l'anarchisme de Proudhon ? (10 100 signes).....	14
3. — IEL : Quels sont les liens possibles entre le syndicalisme révolutionnaire et l'anarchisme de Bakounine ? (13200 signes).....	18
4. — IEL : À ton avis, comment placer les figures de Fernand Pelloutier et d'Émile Pouget dans le champ du syndicalisme révolutionnaire? (21 100 signes).....	24
Fernand Pelloutier.....	25
Émile Pouget.....	28
5. — IEL : Nous avons lu au cours des productions historiographiques des termes tels que « syndicalisme d'action directe » ou autres, comme « syndicalisme d'intention révolutionnaire ». Qu'aurais-tu à dire à ce sujet? (11 500 signes).....	33
6. — IEL : Peux-tu définir le rôle de Pierre Besnard dans le syndicalisme révolutionnaire? (12 700 signes).....	38
7. — IEL : Dans quelle mesure est-il possible de se revendiquer du syndicalisme révolutionnaire aujourd'hui? (12 400 signes).....	44
*.....	49
Anarcho-syndicalisme et anarchisme. Tactique et intervention syndicale..	49
Rapport de Pierre Besnard, Secrétaire de l'AIT au Congrès anarchiste International de 1937 (extraits).....	49
Le rôle des Groupes anarchistes et des Syndicats.....	49
Rapports de l'anarchisme et de l'anarchosyndicalisme.....	51
Conclusions générales.....	52